

51^e Congrès de l'AFEA
21-24 mai 2019
Université de Nantes
« Disciplines/Indisciplines »

Liste des ateliers

Les propositions de communication sont à adresser aux responsables d'ateliers avant le 28 janvier 2019.

Format : proposition de 250 à 300 mots, rédigée en anglais ou en français, accompagnée d'une courte notice biographique.

Nous vous rappelons que l'inscription à l'AFEA est obligatoire pour tou-te-s (responsables d'atelier et intervenant-e-s). Il n'est pas possible de communiquer dans deux ateliers différents.

Atelier 1. « *Bad Form* » : les modèles du *dissensus* en poésie américaine contemporaine. Hélène Aji (Université Paris Nanterre) et Fiona McMahon (Université de Bourgogne Franche-Comté)

Comme les lecteurs de poésie américaine contemporaine en France en conviendront, l'onde de choc de la « modernité négative » (E. Hocquard), une notion qui sous-tend les arts depuis la fin du dix-neuvième siècle, est encore perceptible aujourd'hui. Parmi les poètes, la contestation de la forme s'exprime dans une pluralité de pratiques particulièrement évidentes dans les esthétiques de l'avant-garde et du modernisme : elles défient toute discipline formelle pré-établie en poésie. Les innombrables variantes de l'écriture contemporaine sont autant de mises en question des prémisses d'un art de la virtuosité formelle. L'accent porte sur l'acte d'écriture comme hors du cadre des formes conventionnelles. Le « réinvestissement de la négativité » (B. Watten) dans la poésie contemporaine et la théorie critique est crucial dès que l'on s'attache à la manière dont les transgressions esthétiques véhiculent une forme d'« intervention » culturelle ou idéologique (B. Watten). Cet atelier s'intéressera aux relations de l'esthétique au culturel, et aux forces transformatives des modèles du *dissensus* formel. Les réflexions consacrées à la circulation de formes, et de discours alternatifs et dissensuels sur la forme chez les poètes et les critiques seront très bienvenues. Les intervenants mettront en lumière les « énergies déstabilisatrices de l'innovation formelle » (C. Noland), que ce soit dans leurs exemples du début du vingtième siècle (comme on les trouve dans l'anthologie de Jerome Rothenberg, *Revolution of the Word*), dans les poésies sonores et visuelles du milieu du siècle ou, plus tard, dans la poésie Language ou le Flarf, l'écriture conceptuelle ou les incursions actuelles dans la performance, les formes digitales et les pratiques intermédiaires.

Bibliographie indicative :

Hocquard, Emmanuel. *La Bibliothèque de Trieste*. Éditions Royaumont, 1988.

Noland, Carrie and Barrett Watten. *Diasporic Avant-Gardes: Experimental Poetics and Cultural Displacement*. Palgrave Macmillan, 2009.

St. Onge, Jeffrey and Jennifer Moore. "Poetry as a Form of Dissent: John F. Kennedy, Amiri Baraka, and the Politics of Art in Rhetorical Democracy." *Rhetoric Review* 35.4 (2016) 335-347.

Rothenberg, Jerome. *Revolutions of the Word: A New Gathering of American Avant Garde Poetry, 1914-1945*. Exact Change, 1974.

Watten, Barrett. *Questions of Poetics: Language Writing and Consequences*. University of Iowa Press, 2016.

Propositions à envoyer à Hélène Aji (helene.aji@parisnanterre.fr) et Fiona McMahon (fiona.mcmahon@u-bourgogne.fr)

Atelier 2. Une discipline indisciplinée : le défi des études culturelles populaires. Danièle André (Université de La Rochelle) et Charles Joseph (Université Rennes 2)

Se demander en 2019 quels sont les buts des études sur les cultures populaires, et ce qu'elles représentent, pose la question de leur identité même et de leurs relations ou parenté avec d'autres

champs d'études auxquels, parfois, elles s'associent ou qu'elles englobent, pour finir par en créer de nouveaux. Il est alors nécessaire d'aborder la discipline selon les notions d'hybridité, d'évolution perpétuelle, et d'ancrage dans une dynamique multi-, inter- et transdisciplinaire, qui font de son caractère indiscipliné son élément le plus définitoire.

L'analyse des objets de la culture pop constitue également un espace privilégié pour interroger les notions de norme et de pouvoir constitutives de la discipline qui contraignent la culture et les arts à correspondre à certains canons, ou limitent la diversité à des étiquettes. Tel est par exemple le cas de l'opposition entre haute et basse cultures, entre musique pop et opéra, ou entre sciences dures et sciences molles, etc. Mais il y a plusieurs niveaux de lecture des productions de la culture pop, conçues pour plaire au plus grand nombre, objets culturels qui proposent ainsi des combinaisons d'éléments parfois disparates de la société. Parce que la culture pop est une réaction à la perception qu'ont les gens d'eux-mêmes et de la réalité qui les entoure, il sera toujours nécessaire de l'appréhender à travers des cadres théoriques qui eux aussi doivent s'adapter en permanence aux objets, mais aussi aux lieux et époques d'apparition de ces derniers. La culture pop étant indisciplinée par nature, les études la concernant doivent nécessairement intégrer une approche similaire tout en essayant de conserver une rigueur scientifique.

Ces dernières décennies, une plus grande attention s'est portée sur les productions de la culture pop et elles sont désormais considérées comme des objets d'études à part entière dans le champ des études américaines. Pourtant, lorsqu'est abordée la recherche en études culturelles, la notion de discipline devient problématique de par la dynamique intersectionnelle sur laquelle elle repose. Le domaine de recherche lui-même se trouve remis en question au vu de l'émergence dans plusieurs universités américaines de départements d'études de culture populaire, rendant d'autant plus complexe un champ d'études qui l'était déjà. Bien que ces études sur la culture populaire soient souvent décrites comme résultat de la fusion entre les études culturelles et les études de communication (opposant ainsi études culturelles et études de culture populaire), il pourrait être argumenté que cette distinction théorique n'a pas lieu d'être. Au lieu d'opposer études culturelles et études de culture populaire comme deux faces de la même pièce, ne pourrions-nous pas avancer l'idée d'un champ de recherche qui serait celui d'*études culturelles populaires*, légitimant d'une part les objets de la culture pop comme digne d'études académiques tout en s'inscrivant d'autre part dans la continuité d'un héritage théorique riche toujours en expansion ?

Les productions de la culture pop remettent en question l'idée même de fragmentation à travers leur diversité et leur capacité à mélanger différents arts et médias. Peut-être n'y-a-t-il aucune limite à ce que la culture pop peut faire précisément parce qu'il n'existe aucune définition exacte du champ de recherche auquel elle est associée. La culture populaire est définie par son caractère indomptable, ou plutôt par sa nature indisciplinée qui fait d'elle ce qu'elle est : une production culturelle ininterrompue qui soit interroge la société et ses défaillances, soit célèbre les voix alternatives qui parfois viennent subvertir l'ordre établi (à travers romans, films, comics, séries télévisées, jeux, etc.). La culture pop peut ainsi aussi bien instrumentaliser le système (capitaliste) sur lequel elle repose qu'être utilisée par lui et (re)produire en série pour vendre en grande quantité, ou ne faire que quelques copies et faire monter les enchères. Les œuvres de la culture pop font sens non seulement par ce qu'elles disent, montrent, ou abordent, mais aussi parce qu'elles font partie d'un système économique auquel elles ne semblent pas pouvoir échapper, et qu'elles peuvent encore moins subvertir.

Cet atelier entend alimenter les débats et discussions ayant trait au champ de recherche que serait celui d'*études culturelles populaires*, ici appréhendé par le biais de la dichotomie discipline/indiscipline de ses aspects théoriques, mais également le biais des contenus singuliers qui s'y déploient. Les communications pourront traiter soit des aspects théoriques de « discipline-indiscipline- sans discipline » et/ou des contenus des productions de la culture pop en ce qu'ils critiquent ou questionnent « la loi et l'ordre », « la norme », « l'autocensure », etc. ou lorsqu'ils plaident pour une absence de règles, une liberté de pouvoir jouer avec elles, etc.

Quelques pistes de réflexion, qui ne sont en rien exclusives :

- la science-fiction (*The Handmaid's Tale* ou *Westworld* par exemple quand il s'agit de discipline imposée sur une société ou sur certains membres de la société, et de l'indiscipline de certains face à ces normes, etc.), la *fantasy*, l'horreur (*Halloween*, etc.), l'aventure (*Black Sails*)
- les comics (*Sin City*, *My So-Called Secret Identity*, *Deadpool*, *Watchmen*, etc.)
- les jeux (jeux-vidéo, jeu de rôle sur table avec des jeux qu'il faut jouer selon les règles, ou les nouvelles formes qui demandent aux joueurs de s'émanciper des règles et d'inventer l'histoire)
- l'art urbain (les arts de la ville qui critiquent la société, mais aussi ceux utilisés à présent pour décorer les murs de la ville)
- la musique (punk, rap, Ou comment certaines formes musicales sont nées et ont été utilisées à travers le temps pour aller contre la norme ou pour s'en libérer)
- les sports (où l'autodiscipline est nécessaire mais où les sportifs peuvent aussi exprimer leur indiscipline à l'égard de problèmes sociétaux, par exemple le joueur de football américain Colin Kaepernick qui s'est agenouillé pendant que l'hymne national était chanté pour protester contre les brutalités policières, etc.)
- la littérature (en faisant exploser les canons de l'écriture (des pages blanches, des mots qui dessinent des motifs, des phrases déconstruites, de nouvelles langues (Newspeak)...))
- les pièces de collection et le consumérisme des franchises
- les récits transmedia (*Buffy* saisons 8 à 11 en *comic books*, *Richard Kelly's Southland Tales*, etc.)
- la pop culture des Natifs Américains, etc.

Ancré dans une perspective transdisciplinaire, l'atelier est ouvert à toutes les approches qui permettront d'interroger les enjeux inhérents au champ de recherche des études des modes de productions et motifs de la culture populaire.

Les propositions pourront mettre en avant conjointement différents champs d'études, de cadres théoriques et d'approches.

Propositions à envoyer à (daniele.andre@univ-lr.fr) et Charles Joseph (charlesjoseph@outlook.fr)

Atelier 3. « Disciples et Radicaux : poésie américaine (et contre-culture), 1955-1975 »

Anna Aublet (Université Paris Nanterre) et Peggy Pacini (Université de Cergy-Pontoise)

Cet atelier propose d'analyser la dissidence et l'orthodoxie à l'œuvre dans l'écriture poétique et sa réception du milieu des années 50 au début des années 70. La poésie américaine engagée au sein de la contre-culture se trouva rapidement associée et affiliée au mouvement *Beat* que les médias de l'époque baptisèrent *Beat Generation*. Les nombreuses anthologies, dont *The New American Poetry* de Don Allen (1960), contribuèrent à estomper l'identité propre à chaque courant ou mouvement, s'appuyant sur des critères contestables qui établissaient notamment une distinction parfois trop stricte entre le vers libre et la métrique traditionnelle. Il s'agira donc lors de cet atelier d'interroger ces catégorisations parfois restrictives à partir d'œuvres associées à la poésie contre-culturelle des années 50, 60 et début 70 que ce soit à New York sur la côte Est ou encore à Haight-Ashbury sur la côte Ouest. Cet atelier sera également l'occasion de revenir sur les notions de canon, d'allégeance, mais aussi d'insoumission dans la construction de la voix singulière du disciple par-delà les doctrines, écoles et mouvements.

Les propositions porteront notamment sur :

- La dissidence radicale des poètes par rapport à la culture *mainstream* et / ou à la poésie traditionnelle et la refonte / conversion d'autres modes d'écriture poétique qu'elle soit formelle, esthétique ou verbale.
- La voix radicale du poète / prophète dans les poèmes des années 50 et 60, désormais canoniques.
- Les poèmes-manifestes.
- Les schémas et intersections de l'engagement social et de l'expérimentation littéraire.
- L'art oratoire comme forme poétique, nécessairement politique ?
- La poésie comme discipline par excellence de l'indiscipline (*Poetry as Insurgent Art*, Ferlinghetti).

- Poésie politique / poésie pédestre, vagabonde/ *street poetry*.
- La poétique de la résistance.

Nous accueillons des propositions sur des poètes tels que : Jack Spicer, Robert Duncan, Richard Brautigan, Phil Whalen, Allen Ginsberg, Michael McClure Gary Snyder, Lenore Kandel, Diane Di Prima, Bob Kaufman, Gregory Corso, Harold Norse, Philip Lamantia, Carl Solomon, Lawrence Ferlinghetti, Jack Hirschman, Kenneth Rexroth, LeRoi Jones/Amiri Baraka, Jack Micheline, Joanne Kyger, Anne Waldman, et d'autres.

S'ils sont souvent perçus comme dissidents et radicaux, ces poètes ont innové et creusé un sillon dans le canon des courants poétiques pré-existants. Leur poésie se donne à lire comme une suite d'expérimentations formelles et esthétiques, avec pour but de faire advenir une conscience politique et sociale. Pourtant, cette poétique travaille sans cesse à convertir, transposer, renouveler les formes, mythes et voix traditionnels, à la fois lyriques, romantiques ou avant-gardistes.

Propositions à envoyer à Anna Aublet (anna.aublet@gmail.com) et Peggy Pacini (peggypacini@orange.fr)

Atelier 4. Déborder du cadre : les séries télévisées entre discipline et indiscipline. Ariane Hudelet (Université Paris Diderot) et Sylvaine Bataille (Université de Rouen)

Longtemps, les séries télévisées américaines ont été considérées avant tout comme formulaires (*formula show*) et commerciales. Intégrées à une « grille » de programme, soumises à des exigences de taux d'audience censés satisfaire les annonceurs qui assuraient leur financement, elles se pliaient à une discipline de durée (différente selon qu'il s'agit de *soap*, de *sitcom*, ou de *drama*) et de structure (*recap*, arcs narratifs ou *acts* correspondant aux pauses publicitaires, *cliffhangers*, par exemple). Contrôlées de près par le FCC, elles restaient aussi limitées par des codes de bienséance dans certains horizons de représentation, ce qui n'empêchait pas les audaces scénaristiques, tout comme au temps du cinéma du code Hays. Les publics des séries eux aussi étaient tenus à une certaine discipline, puisqu'il fallait être devant son téléviseur à une heure précise pour pouvoir avoir accès à ces histoires.

Depuis le tournant du XXI^e siècle, nombre de ces contraintes semblent avoir volé en éclats. Les séries télévisées débordent désormais des cadres à plusieurs titres : grâce aux nouveaux modes de visionnage et de conservation, on peut maintenant les regarder où et quand on le souhaite, sur des écrans multiples. Au gré des prolongements transmédias du récit, autorisés ou non (*fanfiction*, *vidding*), l'univers de la série devient autonome et sort parfois même de l'écran pour s'étendre à d'autres médias. Le format de l'épisode est aussi remis en cause au moment de la diffusion des séries de SVOD (Netflix, Hulu, Amazon Prime), qui sont mises à disposition du public par saisons entières. Scénaristiquement, les chaînes du câble premium comme HBO ont ouvert la voie à des sujets complexes, politiquement ambitieux et parfois controversés, à des personnages jusqu'ici laissés hors cadre, et leur audace narrative se confirme désormais souvent, depuis les séries des networks jusqu'aux séries VOD. Longtemps considérées comme une forme avant tout narrative, elles s'affirment aussi comme des œuvres audiovisuelles à part entière, avec une diversité accrue de mises en scène et d'expériences esthétiques, rendues possibles notamment par l'évolution des techniques audiovisuelles numériques, en matière de production comme de réception. Ces fictions audiovisuelles, qui ne sont plus forcément à proprement parler « télévisées », semblent s'émanciper également des délimitations usuelles de la « série », nous invitant à en interroger la définition et les contours, quitte à apporter des nuances à l'« indiscipline » dont elles feraient preuve, entre nouvelles contraintes et reconfigurations des cadres traditionnels (comme la « formule » ou l'épisode).

Dans un contexte universitaire, les cadres d'étude et d'analyse des séries sont aussi en pleine évolution. D'abord étudiées dans des départements de communication et médias et de sciences sociales, les séries télévisées font maintenant l'objet d'études émanant de disciplines diverses, souvent croisées : études anglophones, littérature comparée, philosophie, histoire, géographie, études cinématographiques. Les séries se révèlent particulièrement riches pour l'élaboration de

concepts et de réflexions – pour peu que l'on garde à l'esprit leur intégrité d'œuvres et leurs codes spécifiques.

Cet atelier encouragera les interventions qui s'interrogeront spécifiquement sur ce que l'objet série apporte à ces concepts de discipline et d'indiscipline, plutôt que sur de simples exemples de discipline ou d'indiscipline dans des séries.

Propositions à envoyer à Sylvaine Bataille (sylvaine.brennetot@univ-rouen.fr) et Ariane Hudelet (ariane.hudelet@univ-paris-diderot.fr)

Atelier 5. De l'indiscipline à la discipline universitaire aux Etats-Unis : résistances sociales, politiques et épistémologiques. Robin Benzrihem (Université Montpellier III – Paul Valéry), Carline Blanc (Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle) et Yohann Lucas (Université Paris-Est Marne-la-Vallée)

« Producing knowledge is in itself a political activity ». A travers cette citation, Annette Kuhn rappelait déjà en 1985 la dimension inhéremment politique de toute organisation ou réorganisation épistémologique, mais soulignait également que les savoirs, loin de se limiter à des préceptes théoriques, se constituaient avant tout comme une pratique, que l'instruction faisait suite à une construction. L'émergence et l'institutionnalisation des « black studies departments » dans les années 1960-1970, à la suite de vigoureuses mobilisations de la part des étudiants qui revendiquaient une restructuration de l'espace institutionnel sur des axes quantitatif et qualitatif, est un exemple de l'entremêlement entre activité politique et production de savoirs, et fait apparaître en filigrane les liens qui unissent indiscipline et discipline. Également, tandis que les « canon wars » et « culture wars » éclataient dans le monde universitaire américain au tournant des années 1990 sous couvert de querelles esthétiques, l'opposition entre progressistes et conservateurs sur le choix des auteurs devant figurer sur les programmes scolaires – ceux que l'on réunissait sous l'expression « dead white males » ou celles et ceux qui appartenaient à des communautés historiquement minorées – avait le mérite d'établir clairement un fait : le contenu de l'enseignement humaniste était perçu comme un point crucial, dans un camp comme dans l'autre, et ne camouflait que modérément le véritable enjeu de pouvoir qui animait ces débats.

Avec la multiplication des études basées sur les identités – études LGBTQ, études sur le genre, études africaines- américaines, ou les études sur les handicaps pour ne citer que celles-ci – dont l'une des premières vocations était de recouvrer l'historicité des différents groupes qui composent une nation et dont la voix avait été réduite au silence, la concurrence économique pour les mêmes ressources institutionnelles les contraint parfois à vouloir réinstaurer une hiérarchie qu'elles proposaient de mettre à mal, dans un élan d'absorption qui donne naissance à des « sous-disciplines ». Si la parenté entre plusieurs disciplines peut aisément être tracée dans son mouvement historique, comment comprendre le double mouvement de fragmentation/contraction disciplinaire ? Comment analyser la professionnalisation d'un champ du savoir qui à son tour peut produire un discours ayant vocation à devenir hégémonique ?

La résistance est une dimension clef dans la constitution des disciplines, qu'il s'agisse d'une résistance endogène ou exogène, orientée vers la transformation ou la conservation – qu'elle soit, par exemple, le fait de gardiens du temple qui souhaitent assurer la pérennité de l'édifice disciplinaire à travers une authenticité thématique, théorique et méthodologique bien distincte ou le fait de militants qui revendiquent par l'indiscipline leur droit de cité à l'université. Quel rôle tient l'université dans la formalisation des savoirs et ceux-ci peuvent-ils se constituer hors les murs, dans des institutions locales ou communautaires avant d'accéder à une institutionnalisation ? Dans quelle mesure l'université est-elle un maquis, espace à la fois labyrinthique et potentiellement subversif ? De même, l'on pourra considérer les travaux et œuvres d'artistes et d'écrivains qui renouvellent un champ disciplinaire en même temps qu'ils en émiettent le mur d'enceinte, bouleversant codes, formes et fonctions d'un art pour le laisser transformé. Quelle part joue la création artistique dans l'expansion ou le déplacement des frontières disciplinaires ?

En partant du postulat établi par Gaston Bachelard selon qui « l'observation scientifique est toujours une observation polémique, elle confirme ou infirme une thèse antérieure, un schéma préalable, un

plan d'observation », l'atelier se proposera d'examiner comment la résistance, les luttes de pouvoir et l'indiscipline s'inscrivent inévitablement dans les modalités de formation, de transmission, et d'acquisition du savoir. Les approches interdisciplinaires et transdisciplinaires seront les bienvenues dans cet atelier en tant que méthode et/ou objet d'étude.

Propositions à envoyer à Robin Benzrihem (robin.benzrihem@gmail.com), Carline Blanc (blanc.carline@gmail.com) et Yohann Lucas (yohlucas@gmail.com)

Atelier 6. Quelle indiscipline pour le peuple ? Mouvements politiques et révoltes populaires aux États-Unis (1800-2018). Alexia Blin (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3), Tamara Boussac (Sorbonne Université/EHESS) et Marion Douzou (Université Paris 1- Panthéon Sorbonne)

À l'heure où les interrogations se font de plus en plus nombreuses sur la résurgence d'une tradition populiste en politique américaine, il nous semble intéressant d'étudier le rôle attribué au « peuple » par les mouvements politiques qui s'en réclament.

Depuis le début du XIX^e siècle, de nombreux mouvements en appellent à l'indiscipline du peuple américain, trahi par des élites, économiques ou politiques, afin de redresser des torts et de bouleverser l'ordre établi. Se référant souvent à l'héritage de la révolution américaine, les Populistes des années 1880, comme les abolitionnistes avant eux, ou les militants des droits civiques des décennies plus tard, invoquent la nécessaire désobéissance populaire pour faire avancer leur cause. Cependant, l'indiscipline revendiquée déborde parfois les limites que lui assignent les leaders de ces mouvements, et cesse dès lors d'être acceptable : lors des grèves ouvrières ou fermières des années 1930, ou de ce qu'on a appelé la radicalisation des mouvements noirs ou féministes dans les années 1970, la base s'est parfois montrée plus indisciplinée que prévu.

À l'autre extrémité du spectre politique, les conservateurs américains cherchent, au moins depuis le début du XX^e siècle, à faire rentrer dans le rang les masses populaires dont l'indiscipline inquiète. Cependant, ces mêmes conservateurs n'hésitent pas eux-mêmes à se réclamer du droit à la désobéissance et à l'indiscipline, en particulier vis-à-vis de l'État fédéral, lorsque l'ordre, politique, économique ou racial, leur semble mis en danger. Ils le font alors au nom d'un autre peuple que celui qui les menace, celui des contribuables, de la classe moyenne, des gens ordinaires. Le mouvement de « résistance massive » dans les États du Sud après la décision de la Cour Suprême *Brown v. Board of Education* n'en est qu'un des exemples les plus frappants.

Dans les deux configurations, c'est non seulement la question de la définition du peuple qui se pose, mais aussi celle de la forme d'indiscipline qui est jugée convenable par les organisateurs de ces mouvements. Celle-ci doit-elle être une forme de révolte instinctive contre l'injustice ? Ou bien doit-elle être une désobéissance contrôlée, encadrée, cooptée par les leaders progressistes ou conservateurs ? Qui a le droit de se révolter, et selon quelles modalités au sein des mouvements politiques américains ? C'est autour de ces questions que nous espérons construire cet atelier, en sollicitant des contributions axées sur différentes périodes de l'histoire des États-Unis, y compris la période très contemporaine.

Propositions à envoyer à Alexia Blin (alexia.blin@gmail.com), Tamara Boussac (tamara.boussac@gmail.com) et Marion Douzou (marion.douzou@gmail.com)

Atelier 7. Du socialisme en Amérique : à la recherche d'un objet perdu de nos disciplines. Mathieu Bonzom (Université Paris 1 Panthéon Sorbonne), Soraya Guenifi (Université Paris 1 Panthéon Sorbonne) et Clément Petitjean (Université Versailles Saint Quentin)

Le spectre du socialisme se serait-il décidé à venir hanter l'Amérique ? L'actualité politique de ces dernières années aux États-Unis est marquée par une visibilité accrue du socialisme, en tant que mot d'ordre et horizon politique portés par une série de candidatures électorales remarquées (de la campagne de Bernie Sanders en 2016 aux multiples victoires de plus jeunes candidat.e.s lors de primaires, comme celle d'Alexandra Ocasio-Cortez à New York en 2018), accompagnées par la croissance rapide des *Democratic Socialists of America* (au point d'atteindre 50 000 membres), aussi bien que par divers projets intellectuels et culturels tels que la revue *Jacobin*. Ce net retour en force du socialisme trouve ses origines dans les secousses de la *Great Recession* de 2008 mais aussi dans

les multiples mouvements sociaux qui ont marqué les États-Unis au cours de ces douze dernières années (mouvement des immigré.e.s latinx de 2006, *Occupy Wall Street*, *#BlackLivesMatter*, mouvements syndicaux pour un salaire minimum horaire à 15 dollars, mobilisations féministes, environnementales, etc.).

Ce renouveau est un objet d'étude en soi, qui rend nécessaire une relecture de l'historiographie du socialisme aux États-Unis. Cette situation met également à l'ordre du jour un réexamen de l'histoire du socialisme aux États-Unis. À ces fins, il serait utile de faire dialoguer des travaux récents ou en cours sur l'histoire politique de ce pays avec des travaux portant déjà sur le socialisme ou susceptibles d'être relus à travers ce prisme.

Un colloque reprenait en 1983 à l'EHESS la traditionnelle question "pourquoi n'y a-t-il pas de socialisme aux États-Unis ?", qu'il est courant de faire remonter à un essai du même titre publié par Werner Sombart (1906). Le texte le plus diffusé émanant de ce colloque est celui d'Eric Foner, dans lequel il suggérait que la difficulté à conclure ce débat indiquait peut-être que la question était fondamentalement trompeuse, inextricablement liée à de multiples variantes d'exceptionnalisme socio-économique ou politique. Mais ce fut peut-être l'une des dernières tentatives collectives en date de rendre possible et légitime le développement d'une approche renouvelée du socialisme dans le champ des études américaines.

Ce texte, comme l'ensemble du colloque, s'inscrivait à un moment clé de l'histoire comme de l'historiographie politiques de la gauche : les années 1980 furent en effet marquées par le début d'un déclin durable et global du socialisme, d'une part, et par un tournant entre l'histoire socio-culturelle du politique pratiquée lors des deux décennies précédentes aux États-Unis, et le "retour à l'État" ("*bringing the state back in*"), d'autre part. Le contexte historique nouveau évoqué plus haut paraît quant à lui favoriser de nouveaux débats historiographiques autour du socialisme en Amérique, par-delà des clivages épistémologiques qui semblaient aller de soi voici trente ou quarante ans.

Nous proposons d'ouvrir de tels débats en combinant les perspectives offertes par différentes disciplines au sein des études américaines, leurs objets et leurs méthodes privilégiées. Du côté de la discipline historique, ce sera l'occasion de confronter l'histoire politique au sens strict à des approches d'histoire culturelle, intellectuelle, socio-économique et institutionnelle, afin de saisir les spécificités des manifestations du socialisme aux États-Unis et leurs évolutions. L'approche historique aura également intérêt à mobiliser les travaux et les concepts développés en sociologie et en science politique abordant aussi bien les mouvements sociaux, les organisations syndicales et partisans et leurs rapports avec l'État, ou encore les trajectoires militantes, que les évolutions du capitalisme et la multiplicité des rapports sociaux d'exploitation, d'oppression et de domination. Enfin, ces perspectives méritent d'être croisées avec des approches philosophiques, littéraires et artistiques mettant en lumière une histoire du socialisme comme langue-culture étrangère en même temps que comme langue vernaculaire aux États-Unis. Car c'est uniquement au prix d'amples variations sur la définition de l'objet "socialisme", d'un travail pour trouver le juste équilibre entre historicisation de l'objet et refus de l'exceptionnalisme, que celui-ci pourra retrouver toute sa profondeur au sein des études américaines.

Tout un ensemble d'objets de recherche peuvent être envisagés sous l'angle du socialisme, qu'il s'agisse de mouvements politiques à caractère socialiste, de contributions à faire advenir de tels mouvements ou au contraire de réactions à ces mouvements : sans prétendre à l'exhaustivité, on peut penser aux mouvements syndicaux, associatifs, coopératifs, réformateurs et aux autres mouvements sociaux qui se sont développés aux États-Unis depuis près de deux siècles, mais aussi aux transformations du champ politique électoral ou encore aux industries et œuvres de culture populaire ou de masse.

En ce sens, cet atelier est ouvert à tous les travaux récents ou en cours susceptibles de contribuer d'une manière ou d'une autre à un renouveau des études sur le socialisme aux États-Unis.

Propositions à envoyer à Mathieu Bonzom (mathieu.bonzom@univ-paris1.fr), Soraya Guenifi (soraya.Guenifi@univ-paris1.fr) et Clément Petitjean (clement.petitjean@uvsq.fr).

Atelier 8. Les voix de la révolte : figures de l'indiscipline dans la littérature et le cinéma américains. Guilain Chaussard et Martin Berny (Université Paris-Est)

« Whose would be a man », écrit Emerson dans *Self-Reliance* (1841), « must be a nonconformist ». En faisant de la *confiance en soi* le trait essentiel du génie américain, le sage de Concord esquisse les lignes d'une physionomie qui va s'avérer omniprésente dans la tradition américaine. Avec *The Scarlet Letter* (1850), Hawthorne pose quant à lui les jalons d'une figure qui entre toutes demeure peut-être la plus fidèle à ce modèle : méprisée par sa communauté pour avoir préféré au carcan social la voix que lui indiquait son cœur, Hester Prynne, que marque à vie la lettre indélébile attestant sa condition, en devient un cas exemplaire, permettant entre autres à son auteur de dramatiser la tension d'Emerson entre d'un côté un moi public, mondain et, de l'autre, le désir privé, intime qui fait le fond du « je ».

Dans son analyse sur le mélodrame de la femme inconnue, *Contesting Tears* (1996), le philosophe Stanley Cavell développe avec sensibilité ce « même mythe de la femme en quête de son histoire, de son droit à raconter une histoire ». Puisqu'en effet, reprenant la tradition qu'initie le livre de Hawthorne, certains mélodrames hollywoodiens présentent à l'écran les destins d'héroïnes en proie à une lutte contre le conformisme (bien souvent représenté sous les traits du masculin) et où l'affirmation de soi procède d'une trajectoire souterraine. Cette première manière de vivre l'indiscipline, c'est la voix intérieure de la révolte, féminine, parce qu'opprimée, déniée, ayant à combattre pour se reconnaître elle-même et advenir au monde.

Une telle métamorphose se trouve consacrée dans l'œuvre de Douglas Sirk, travail fascinant de subversion du genre mélodramatique et de son esthétique traditionnelle, visant selon les propres mots du cinéaste à « faire ressortir la violence interne, l'énergie contenue des personnages qui ne pouvait s'exprimer ». Des films tels que *All I Desire* (1953) et *All That Heaven Allows* (1955), en particulier, abordent le conflit intérieur auquel se confrontent de manière inévitable leurs figures féminines, parce que transgressives.

Dans la tradition hollywoodienne, l'indiscipline trouve encore son versant masculin, lequel tend plutôt à s'exprimer sur le registre, non du mélodrame, mais de la comédie, et sous la forme, non d'une voix intérieure, mais, au contraire, d'un cri, d'une revendication clamée de l'idéal : l'œuvre de Frank Capra en fournit parmi les meilleurs exemples, au travers de figures qu'incarnèrent tout particulièrement les acteurs James Stewart (*Mr Smith Goes to Washington*, 1939), Gary Cooper (*Mr. Deeds Goes to Town*, 1936 ; *Meet John Doe*, 1941) ou encore Spencer Tracy (*State of the Union*, 1948).

Cette tradition typiquement américaine interroge la manière de mettre en scène l'inexprimé et le scepticisme que traversent ces figures prométhéennes. On peut en effet se demander en quoi les limites et les contraintes d'une société oppressante incitent en définitive de tels individus à faire entendre leur voix pour l'ensemble de la communauté ou à prendre en charge moralement les aspects niés par la norme. Car l'équilibre du monde semble reposer sur eux et ils renvoient en cela le lecteur ou le spectateur à sa propre conception de l'ordre établi comme de l'idéal.

Par ailleurs, de telles œuvres nouent aussi une relation très étroite avec la tradition d'indiscipline à laquelle elles puisent, attestant parfois de manière explicite la référence aux textes cités. À titre d'exemple, songeons au personnage de Lionel Barrymore dans *You Can't Take With You* (1938) de Frank Capra, un protagoniste fou mais sublime, que Cavell a pu décrire ainsi que « ce bon vieil homme, qui adjurait à chacun de faire ce qu'il voulait, d'avoir le courage d'être heureux, ce sage selon Emerson ». Mentionnons également cette scène centrale de *All That Heaven Allows*, où l'héroïne sirkienne, tenant le livre face à la caméra, effectue une lecture remaniée de passages consacrés à la *self-reliance* dans *Walden* de Thoreau. Ou encore, et pour citer un autre exemple plus récent du cinéma américain, évoquons les maintes reprises explicites, par les dialogues comme par l'image, de l'idéal d'indépendance de Thoreau et de Whitman dans le film *Dead Poets Society* (1989) de Peter Weir. Au sein de la production hollywoodienne, les occurrences ne manquent pas et de tels actes poétiques semblent inviter à faire le lien entre les auteurs, les œuvres et les médiums, en l'absence duquel il serait d'ailleurs difficile de parler d'une tradition.

Cet atelier cherchera à croiser entre elles les disciplines. S'intéressant au fond moral qui unit à la fois philosophie, littérature et cinéma, il privilégiera des interventions qui se proposent d'étudier la manière dont l'héritage transcendantaliste est repris ou bien remis en cause par la littérature et le cinéma, qu'il s'agisse de la tradition classique ou d'œuvres plus contemporaines. En particulier, celles-ci pourront porter de manière conjointe sur des œuvres issues des deux médiums, notamment en opérant des va-et-vient entre les arts sur un motif commun qui puisse les faire dialoguer entre eux, ou en s'intéressant aux multiples exemples d'intertextualités, d'adaptations et de reprises d'archétypes de la *self-reliance* d'un art par l'autre. De manière générale, les propositions pourront s'axer sur des figures isolées, héroïnes dont la trajectoire spécifique permet de prolonger la discussion sur la problématique du « je » face à l'exigence du monde qui le menace, sujet proprement américain, et moderne s'il en est.

Propositions à envoyer à Guilain Chaussard (guilain.chaussard@gmail.com) et Martin Berny (martinberny44@outlook.fr)

Atelier 9. Rule-making and rule-breaking: discipline et indiscipline dans la danse et la musique américaines. Adeline Chevrier-Bosseau (Université Clermont-Auvergne) et Danielle Follett (Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle)

L'histoire de la musique moderne progresse par indiscipline et par « rule-breaking ». Le chromatisme de Richard Wagner a distendu le tissu de la tonalité jusqu'au point de rupture, et Arnold Schoenberg a commencé à composer de façon à « émanciper la dissonance », pour ainsi créer la musique atonale. Aux Etats-Unis, Charles Ives a incorporé des discordances harmoniques et des bribes de chansons populaires dans ses compositions, et Henry Cowell a créé des « tone clusters » dissonants et a commencé à jouer le piano directement sur les cordes. John Cage a amené l'indiscipline sonore à un registre supérieur, avec ses compositions pour percussion, son incorporation du hasard dans la technique compositionnelle, son invitation aux sons ambiants à rentrer dans l'œuvre, ses instruments expérimentaux, et ses traversées des frontières disciplinaires vers le théâtre. Ses « disciples » indisciplinés, les artistes Fluxus, ont poussé cette exploration plus loin encore. Et après, Earle Brown, Morton Feldman, La Monte Young, Steve Reich, Terry Riley, Philip Glass et d'autres encore, ont continué à sonder le potentiel des sons au-delà des règles et des limites traditionnelles.

Or, en même temps, force est de constater que ces compositeurs non seulement ont maintenu une certaine discipline dans leur travail compositionnel, mais parfois ont accentué la rigueur de leur nouvelle discipline auto-imposée jusqu'à l'obsession. Le dodécaphonisme de Schoenberg avait utilisé des séries de douze sons organisées en variations polyphoniques pour construire une nouvelle sorte de contrepoint rigoureux. Cette logique avait été étendue au sérialisme généralisé, méthode très disciplinée, par Pierre Boulez et d'autres compositeurs d'après-guerre. Cage, pour sa part, qui avait dit qu'il ne sentait plus le besoin d'avoir une structure musicale, s'impose de nouvelles règles et des configurations complexes concernant l'utilisation des méthodes aléatoires dans sa composition. Sa technique compositionnelle se base le plus souvent sur le « rule-making ». Même son œuvre la plus ouverte, *0'00"* (1962), met l'accent paradoxalement sur la discipline : la partition se résume à une phrase : « In a situation provided with maximum amplification (no feedback), perform a disciplined action ». Cage dira en 1978 : « Most people who believe that I'm interested in chance, don't realize that I use chance as a discipline » (*Conversing with Cage*, 2002, p. 17). Peut-être la discipline, chassée par la porte, revient-elle par la fenêtre.

Cette situation a son parallèle dans la danse moderne. Dans son célèbre discours de 1903 « The Dance of the Future », Isadora Duncan s'oppose à la tradition du ballet classique et fustige une discipline mortifère, qui étouffe les corps et la créativité des danseurs : « The school of the ballet today, vainly striving against the natural laws of gravitation or the natural will of the individual, and working in discord in its form and movement with the form and movement of nature, produces a sterile movement which gives no birth to future movements, but dies as it is made. » L'école de danse que propose de créer Duncan met précisément l'indiscipline au cœur de l'apprentissage des jeunes danseurs, à qui elle refuse d'imposer une technique rigide pour encourager une approche individuelle et organique au mouvement : « In this school I shall not teach the children to imitate my

movements, but to make their own. I shall not force them to study certain definite movements; I shall help them to develop those movements which are natural to them ». L'approche rebelle et révolutionnaire de Duncan résonne profondément dans la tradition chorégraphique américaine : ses descendants (la Denishawn School, le New Dance Group, Graham, jusqu'à Forsythe ou Cunningham) ont tous mené une réflexion sur leur rapport à la discipline et à l'indiscipline, entre rejet ou réévaluation – voire subversion – de la technique classique, et ont œuvré assidument au renouvellement de la discipline qu'est la danse. « Freedom may only be achieved through discipline », disait Martha Graham dans « A Modern Dancer's Primer for Action » : c'est en se pliant à une discipline stricte que l'on prépare le corps à une expression plus libre, comme le musicien fait ses gammes quotidiennement pour entretenir son agilité, et que l'on peut dépasser les bases de la discipline. Nombreux sont les chorégraphes américains qui entretiennent, comme Cage, un rapport complexe à la discipline et à l'indiscipline : on pense ici par exemple à Cunningham et à son travail de l'aléatoire et de la répétition. Mais ce rapport « discipliné » à l'indiscipline se retrouve aussi dans le mélange des styles dans le néo-classique de Robbins ou de Balanchine.

Ce mélange des styles confine parfois au glissement disciplinaire, de la danse au *musical theater*, du théâtre à l'opéra ou au théâtre dansé. Quelle discipline alors pour les happenings et les performances ? Est-on dans ce cas nécessairement dans des formes d'indiscipline ? Dans cet atelier, nous regarderons les relations et les tensions entre discipline et indiscipline dans la musique, la danse et les autres formes de théâtre interdisciplinaire comme le happening, la performance et le *musical theater*. On pourra s'interroger sur le rapport à la discipline et à l'indiscipline qu'entretiennent les chorégraphes et les compositeurs américains dans le processus de création : quelles sont les relations entre liberté et rigueur ? Une autre piste de réflexion possible serait le rapport à la discipline dans l'apprentissage des danseurs américains, dans les nombreuses écoles révolutionnaires qui ont fleuri dans le sillage de Duncan – la Denishawn School, l'école de Martha Graham, ou encore le Black Mountain College – et comment se modèle alors l'identité d'une compagnie, entre discipline et indiscipline. On pourra également explorer le rapport entre discipline et modernité : cette dernière est-elle nécessairement synonyme d'indiscipline ? La discipline est-elle intrinsèquement mortifère, comme le proclamait Duncan ? Comment comprendre les relations paradoxales entre hasard et discipline dans la composition et création d'avant-garde après la guerre ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles cet atelier tentera de répondre.

Propositions à envoyer à Adeline Chevrier-Bosseau (adeline.chevrier_bosseau@uca.fr) et Danielle Follett (danielle.follett@sorbonne-nouvelle.fr)

Atelier 10. La conscience raciale comme (auto-)discipline : Racial consciousness and the (self-) discipline of performing race. Cécile Coquet-Mokoko (Université François Rabelais) et Nathalie Loison (Université Paris Est-Marne-la-Vallée/Université Paris XI)

En formalisant le concept de *double consciousness* au début du 20^e siècle, W.E.B. DuBois a profondément ancré dans l'expérience individuelle la conscience d'être un sujet racisé, qui ne peut jamais entièrement contrer les implications du regard dominant sur son existence propre, jusque dans le rapport à soi-même. Dans ces conditions, l'autodiscipline semble impossible à pratiquer de manière constructive chez un sujet en guerre avec lui-même, forcé de composer avec le regard qui le nie.

Avec la Grande Migration (1915-1960), mouvement migratoire qui vit près de 6 millions de Noirs natifs des États du Sud profond s'installer dans les grandes villes du Nord, du Midwest et de l'Ouest, les codes identitaires hérités de la confrontation à l'esclavage et au régime Jim Crow (ou ségrégation *de jure*) ont dû s'adapter à un environnement où la stratification sociale était plus complexe, intégrant divers degrés d'ethnicité à la norme euro-américaine : ainsi, Harlem a d'abord vu se côtoyer des immigrés ashkénazes et des migrants africains-américains, dont certains ont embrassé la religion juive de leurs voisins avant de voir ces derniers partir dans les années 1930. Les mouvements culturels qui ont soutenu la montée des revendications de reconnaissance sociale, qu'il s'agît de l'UNIA de Marcus Garvey, du Moorish Science Temple de Noble Drew Ali ou de la Nation of Islam d'Elijah Muhammad, ont systématisé le retournement des stigmates en élaborant des stratégies

individuelles d'*empowerment* (fabrication de cartes d'identité « mauresques », célébration de la beauté féminine noire, refus de servir sous le drapeau américain) que l'on pourrait lire comme autant de formes d'indiscipline. Cependant, ces mêmes mouvements ont imposé à leurs membres de se plier à une injonction de respectabilité, aboutissant à un contrôle communautaire paradoxalement accru de la présentation de soi, en raison de la conscience de devoir livrer des batailles d'images où l'empathie serait déterminante. Au-delà des marqueurs phénotypiques déterminant l'assignation raciale, l'identité noire devenait aussi un lieu de *performance*, au sens où l'entend Judith Butler pour le genre.

Le regard du dominant ne semble donc pas avoir été évacué des différents processus d'uniformisation des identités contestataires. Aujourd'hui encore, comme dans la décennie du Mouvement des Droits Civiques, la conquête du droit au respect passe par un contrôle permanent (*micromanagement*) par l'individu de ses propres réactions et de son apparence dans la sphère publique, tandis que son discours (choix des mots et inflexions de la voix) peut continuer à échapper à l'autodiscipline dans les espaces réservés aux Noirs, que l'on peut désigner sous le vocable de « *safe spaces* ». On peut toutefois s'interroger sur la persistance de la tendance à réglementer les comportements acceptables et censurer les inacceptables (*talking White, dating out, being too Black / not Black enough, selling out*) dans un nouveau millénaire où l'hyperconnectivité rend de moins en moins étanches ces *safe spaces*.

Cet atelier propose d'interroger, à différentes époques, à l'aide du concept de *performance* et par le biais d'une approche intersectionnelle, les discours normatifs explicites ou implicites réglementant la présentation des sujets racisés dans les différents espaces publics, par opposition aux *safe spaces*. Les communications pourront porter sur toutes les périodes de l'histoire des États-Unis et sur d'autres groupes racisés que les Africains-Américains. Les jeunes chercheuses et chercheurs y seront les bienvenus.e.s comme les confirmés.e.s.

Propositions à envoyer à Cécile Coquet-Mokoko (cecile.coquet-mokoko@univ-tours.fr) et Nathalie Loison (nloison@hotmail.com)

Atelier 11. Discipline et indiscipline dans l'imaginaire pragmatiste : savoirs et créations. Hélène Cottet (Université de Lille) et Antonia Rigaud (Université Sorbonne Nouvelle)

Cet atelier portera sur l'étude de la pensée de John Dewey et son influence dans la culture américaine aux 20^{ème} et 21^{ème} siècles autant que sur nos pratiques d'américanistes. Il sera question de revenir sur le rôle fort mais parfois souterrain de cette figure majeure pour les études américaines. Sa philosophie a porté sur la pédagogie, la démocratie, l'esthétique, remettant en cause les carcans des disciplines et faisant de la démocratie un idéal. Cet atelier vise à réunir des chercheurs en littérature, histoire, histoire des idées et arts, afin de réfléchir à l'impact de la pensée de Dewey et, derrière lui, à l'impact de l'imaginaire pragmatiste, sur nos objets d'études autant que sur la manière dont nous envisageons et croisons parfois nos disciplines.

L'atelier s'organisera en deux temps :

- Un volet de l'atelier permettra de remettre en contexte la pensée de Dewey et, s'interrogeant sur les cercles et lieux de savoir où sa carrière s'est jouée, de faire le lien avec notre propre position. On pourra s'intéresser ainsi au « moment pragmatiste », de la fin du 19^{ème} siècle au début du 20^{ème}, et à la galerie d'intellectuels qui entoure John Dewey. Charles Peirce, William James, Jane Addams, qui influencèrent sa pensée, mais aussi Alain Locke ou W.E.B. Du Bois, pris dans le sillage du pragmatisme, ou encore ces collègues de Dewey que furent Thorstein Veblen, George Herbert Mead (Chicago), Franz Boas (Columbia), et le disciple rebelle que fut Randolph Bourne : quel héritage laissent-ils aux américanistes, quelles disciplines ont-ils construit, en remettant en cause un partage des savoirs ? Il faut peut-être, pour comprendre leurs innovations dans des champs tels que ceux de la sociologie, de l'anthropologie, de l'histoire de l'art, ou de la critique culturelle, ou la manière dont Peirce, James et Dewey partent des sciences, se replonger dans un paysage institutionnel où l'université américaine, en voie de professionnalisation, prend tout juste les contours qu'on lui connaît. C'est également un contexte où les intellectuels s'emparent de la

question de l'éducation — mais à condition de la repenser entièrement, dans un univers (ou *pluriverse*) marqué par l'incertitude et le changement. L'école « laboratoire » de Dewey à Chicago dit bien *l'expérience* qui se joue, et dont dépend l'élaboration d'une véritable théorie de la connaissance.

De cette expérience qui fit le renom du philosophe, que pouvons-nous retenir aujourd'hui — à l'ère, par exemple, où le changement « s'impose » entre deux générations ? Comment comprendre ses idéaux démocratiques, et, dans l'université, le principe d'une connaissance construite socialement ? À l'intérieur de l'œuvre variée de Dewey, l'éducation, la pédagogie, la transmission constituent un fil rouge qui peut aujourd'hui venir bousculer de nouveau nos théories et nos pratiques.

- Un autre temps de l'atelier s'intéressera à l'influence de l'imaginaire pragmatiste dans la création et la définition d'une esthétique américaine du 20^{ème} à aujourd'hui. Dewey influença la poésie moderniste, notamment les auteurs associés à *The Dial* tels que William Carlos Williams ou Marianne Moore. Il est également une silhouette essentielle dans la mise en place de l'expérience pédagogique et esthétique majeure que fut *Black Mountain College*. Cette institution a constitué un moment fondateur pour la création américaine, devenant un creuset dont ont émergé des figures telles que John Cage, Merce Cunningham ou Robert Rauschenberg dans les arts ou Robert Creeley et Charles Olson en poésie, en instaurant une tradition qui sera au cœur de ce deuxième volet de l'atelier.

Au-delà, il sera question de revenir sur l'importance de l'imaginaire pragmatiste dans l'art américain de manière générale : quelles sont les modalités de la création qui s'inscrivent dans le sillage du pragmatisme ? Ces modalités ont-elles évolué au cours du siècle ?

L'accent mis par Dewey sur la notion de processus informe toute une tradition esthétique fondée sur les remises en question des disciplines artistiques aux 20^{ème} et 21^{ème} siècles. Dewey écrit dans *Art as Experience*: "It is no linguistic accident that 'building,' 'construction,' 'work,' designate both a process and its finished product. Without the meaning of the verb that of the noun remains blank" : comment l'art américain entre-t-il en résonance avec la notion de processus et d'expérimentation ? *Art as Experience* a joué un rôle central dans la construction d'une esthétique de la performance qui pourra être explorée, notamment dans son rapport aux *performance studies*.

En dernier lieu, l'imaginaire pragmatiste croise art et politique. En définissant le réel comme un objet de découverte perpétuelle, la pensée pragmatiste institue l'idée de l'art comme recherche perpétuelle d'un vivre ensemble démocratique. Comment la notion de démocratie au cœur de cette pensée a-t-elle influencé et continue-t-elle d'influencer la création américaine ?

Au nombre des sujets que l'on peut envisager (liste non-exhaustive) :

- Les penseurs qui se rattacheraient à un « moment pragmatiste » : selon quel dénominateur commun, ou quelle collaboration, à l'intérieur (ou à l'extérieur) de quelles disciplines ?
- Les disciples des pragmatistes.
- Chicago comme « ferment » intellectuel durant l'ère Progressiste et les innovations disciplinaires qui s'y rattachent.
- L'influence de Dewey dans les théories de l'éducation et les rapports entre sa théorie de la connaissance et nos pratiques de transmission ; le principe de l'école « laboratoire ».
- L'idéal démocratique de Dewey et comment le comprendre aujourd'hui. Le dialogue qui s'opère entre la pensée de Dewey et celle de penseurs afro-américains tels que Du Bois ou, plus proches de nous, Cornel West ou Fred Moten.
- L'héritage de Dewey dans la pratique artistique du 20^{ème} siècle à nos jours.
- Les croisements entre esthétique et « nouvelle pédagogie », l'influence d'écoles d'art telles que *Black Mountain College*, *the New School for Social Research*, *the California Institute of the Arts* sur la définition d'une esthétique américaine — et de manière plus générale, le rapport entre pragmatisme et institutions de savoir et de transmission.
- Les croisements entre esthétique et politique, les rapports entre art et démocratie.
- Les notions de *art and experience* telles qu'elles sont à l'œuvre dans la littérature et les arts.
- La notion d'expérimentation.

Propositions à envoyer à Hélène Cottet (helene.cottet@univ-lille.fr) et Antonia Rigaud (antonia.rigaud@sorbonne-nouvelle.fr)

Atelier 12. Discipline idéologique et indiscipline partisane : les partis politiques à l'épreuve de la polarisation. François Vergniolle de Chantal (Université Paris Diderot) et Alix Meyer (Université de Bourgogne)

Pionniers de la création des partis politiques, « an organized attempt to get control of the government », selon la définition classique d'E.E. Schattschneider (1942), les Etats-Unis fonctionnent avec un système partisan traditionnellement décrit comme la juxtaposition de simples machines électorales. Depuis les réformes des années soixante-dix visant à « démocratiser » le processus de sélection des candidats, le marché politique américain est vu comme largement dominé par des individualités qui se soumettent à une concurrence interne via la généralisation des élections primaires, avant de pouvoir se prévaloir de la nomination d'un parti. Mus par le simple impératif électoraliste, les candidats se prévalaient d'une étiquette afin de pouvoir être plus facilement identifiés par les électeurs. Dans un tel contexte, diagnostiqué par Nelson Poslby dès 1983, la possibilité d'imposer une quelconque discipline de parti à des entrepreneurs politiques élus sous la même étiquette est assez illusoire.

Dans quelle mesure la réalité de la vie politique américaine contemporaine continue-t-elle de refléter cette vision théorique d'une indiscipline partisane généralisée ?

On assiste depuis plusieurs décennies à une polarisation grandissante du jeu politique (McCarty 2006) (Nivola et Brady 2006) (Abramowitz 2010). Cette lente reconfiguration enclenchée avec le désalignement du Sud en faveur du Parti républicain a permis de renforcer la cohérence idéologique dans les deux camps. La polarisation rend ainsi toujours plus difficile la coopération entre les partis au sein du Congrès et entre le Congrès et la Maison-Blanche. Au-delà des discours, peu de législateurs se montrent encore prêts à franchir le Rubicon (« reach across the aisle ») et voter avec le parti adverse. Dans les votes au Congrès, on observe de manière toujours plus nette le développement d'une véritable discipline partisane.

Comment expliquer cette modification des comportements ? De manière plus explicite : qui discipline les élus d'aujourd'hui ? Les partis politiques eux-mêmes semblent trop affaiblis pour remplir ce rôle. Le *Speaker*, incarnation institutionnelle de la volonté du parti majoritaire à la Chambre des Représentants devrait imposer sa loi. Or la démission forcée du *Speaker* John Boehner par le fait d'une minorité radicale dans son propre parti démontre clairement que cela n'est pas le cas. Si le *Freedom Caucus* a pu prendre le pas sur les élites du Parti républicain, n'est-ce pas la démonstration du règne de l'indiscipline partisane ? Comment interpréter autrement le succès de l'OPA que Donald Trump a réalisé sur un GOP qui se montrait au moins initialement largement hostile à sa personne et à ses idées ? En ce qui concerne les nominations au moins, la thèse selon laquelle *The Party Decides* (Cohen, Karol et al. 2008) est assez affaiblie.

Au-delà de ces questionnements contemporains, cet atelier propose d'interroger aussi les notions de discipline et d'indiscipline partisane tout au long de l'histoire politique américaine. Par bien des aspects, la situation actuelle a de nombreux échos. Les luttes intenses entre partis aux idéologies clairement énoncées rappellent le *Gilded Age*. Les attentes partisans et idéologiques toujours plus fortes qui pèsent sur les juges de la Cour suprême évoquent les heures sombres de *Chief Justice* Taney. Un président insensible à la discipline partisane ou culturelle décide de faire installer le portrait d'Andrew Jackson dans le bureau ovale.

Hier comme aujourd'hui, les partis politiques américains se sont révélés des instruments très imparfaits dont les individus mais aussi les mouvements sociaux (Schlozman 2015) ont pu tenter de se saisir pour accomplir leurs fins. Devant ces limites, se crée aussi un univers d'organisations qui gravitent autour des partis tout en conservant une indépendance institutionnelle variable. Dans le champ du financement de la vie politique, on pense aux PACs et Super-PACs qui viennent concurrencer des partis politiques incapables de financer suffisamment les élus pour leur imposer quoi que ce soit. Dans le champ social, on pense bien entendu à tout un tissu associatif animé par leurs priorités (NAACP, NRA, NARAL ...). Ces organisations sont si ancrées dans la sphère électorale

qu'il devient nécessaire de les appréhender comme des organisations para-partisanes. Il semble que cela soit souvent par elles, et donc par l'extérieur que s'impose cette discipline partisane que les partis politiques eux-mêmes se révèlent incapables d'incarner.

Les participants à cet atelier sont donc amenés à proposer leur propre lecture des sources et de l'évolution de la discipline de partis à travers toute l'histoire politique américaine.

Références:

- Abramowitz, Alan I. 2010. *The Disappearing Center: Engaged Citizens, Polarization, and American Democracy*. Yale University Press.
- Cohen, Marty, éd. 2008. *The party decides: presidential nominations before and after reform*. Chicago studies in American politics. Chicago: University of Chicago Press.
- McCarty, Nolan M. 2006. *Polarized America: the dance of ideology and unequal riches*. The Walras-Pareto lectures. Cambridge, Mass: MIT Press.
- Nivola, Pietro S., et David W. Brady. 2006. *Red And Blue Nation?: Characteristics And Causes of America's Polarized Politics*. Illustrated edition. Brookings Institution Press.
- Polsby, Nelson, 1983, *Consequences of Party Reform*, Berkeley, IGS Press.
- Schattschneider, E. E. 1942. *Party government*. American government in action series. New York: Farrar and Rinehart.
- Schlozman, Daniel. 2015. *When movements anchor parties: electoral alignments in American history*. Princeton studies in American politics : historical, international, and comparative perspectives. Princeton: Princeton University Press.

Propositions à envoyer à François Vergniolle de Chantal (fdechantal@univ-paris-diderot.fr) et Alix Meyer (alix.meyer@u-bourgogne.fr)

Atelier 13. L'autobiographie américaine, entre discipline et indiscipline. Laure de Nervaux-Gavoty (Université Paris-Est Créteil) et Delphine Louis-Dimitrov (Institut Catholique de Paris)

Dans « Self-Reliance », Emerson invite ses contemporains à se libérer du jugement d'autrui, les exhortant à une fidélité à soi-même qui peut aller jusqu'à l'indiscipline : « No law can be sacred to me but that of my nature. » Cette injonction semble en un sens présider à toute tentative d'écriture de soi : affirmation d'un sujet en rupture avec les conventions de son temps, l'écriture autobiographique apparaît à bien des égards comme un acte indiscipliné qui tente de définir une subjectivité inédite à travers des formes toujours renouvelées. La discipline – de vie ou d'écriture – lui est cependant tout aussi essentielle, depuis les premières expressions de ce genre sur le Nouveau Continent jusqu'à ses développements les plus modernes. L'autobiographie américaine semble ainsi se situer dans une articulation dialectique de la discipline et de l'indiscipline qu'elle ne cesse de réinterpréter.

L'écriture de soi est d'abord une discipline, au sens d'une contrainte que l'on s'impose dans une perspective de perfectionnement de soi. Chez les Puritains, elle implique de se plier à une règle d'écriture qui va de pair avec une règle de vie. En témoignent les journaux intimes, autobiographies et récits de captivité qui relatent scrupuleusement un itinéraire spirituel en faisant le bilan des progrès et des échecs de leur narrateur. Instrument de méditation, de confession et de prière, l'introspection puritaine, dont le récit de Mary Rowlandson constitue l'un des archétypes, est aussi une discipline au sens premier du terme : elle est une forme de punition, de douleur ou d'ascèse visant avant tout à l'instruction et à l'éducation spirituelle de son auteur mais aussi de son lecteur. De même, l'autobiographie de Benjamin Franklin place le perfectionnement de soi, fruit d'une discipline morale rigoureuse, au cœur de l'itinéraire du *self-made man* qu'elle donne en exemple. Sous une forme radicalement différente, on retrouve également les valeurs de l'autobiographie puritaine dans la poésie confessionnelle, où l'écriture de soi, expression d'une souffrance, est aussi une discipline que l'on s'impose et se prescrit à des fins thérapeutiques et cathartiques, pour l'offrir ensuite au lecteur comme exemple et témoignage. Le défi serait alors d'imposer une structure formelle à une matière qui s'y refuse et reste inexorablement indisciplinée.

Forme libératrice, l'écriture de soi est aussi un mode de dissidence, de contestation et de résistance qui prend sens dans le refus d'une discipline imposée de l'extérieur et la définition simultanée d'une discipline d'écriture. *Walden* prolonge ainsi par l'écriture le retrait dissident de Thoreau dans les bois, refus de la discipline sociale qui voudrait s'imposer à tout citoyen, tout en édictant un principe de transparence qu'il met en pratique et présente comme injonction aux autres écrivains : « I, on my side, require of every writer, first or last, a simple and sincere account of his own life. » L'articulation de l'indiscipline dissidente et résistante avec le choix d'une discipline littéraire est encore plus manifeste dans les récits d'esclaves, où la dénonciation de l'esclavage passe par la reprise librement choisie de conventions littéraires, par une discipline formelle qui participe de la logique émancipatrice de ce genre littéraire.

On retrouve cette dialectique entre discipline et indiscipline dans les expérimentations formelles qui caractérisent la littérature autobiographique du XX^e siècle. Le désir de rendre compte des mouvements de la conscience et de la complexité d'un moi qui ne coïncide jamais véritablement avec lui-même se traduit chez Henry Adams puis chez les modernistes et leurs héritiers par des innovations formelles qui, si elles semblent refléter un rejet de principes inhérents au genre autobiographique – distinction avec la fiction, déroulement chronologique et identité de la voix narrative et de l'auteur notamment – réinscrivent néanmoins d'autres formes de contraintes, génériques ou formelles. Les œuvres de H.D., Gertrude Stein, Mina Loy et, plus près de nous, Joe Brainard, Lyn Hejinian, Alice Notley ou Theresa Hak Kyung Cha redéfinissent ainsi en profondeur les modes de l'écriture de soi en s'imposant des contraintes structurelles et formelles toujours renouvelées.

Propositions à envoyer à Laure de Nervaux-Gavoty (denervaux@u-pec.fr) et Delphine Louis-Dimitrov (d.louisdimitrov@icp.fr)

Atelier 14. Les indisciplinés du cinéma. Emmanuelle Delanoë-Brun (Université Paris Diderot) et Delphine Letort (Université du Maine)

Alors que le cinéma classique hollywoodien obéit longtemps à des conventions dont le Code Hays fixa les termes en 1934, nombreux sont les réalisateurs qui contournèrent ces règles pour remettre en question les idéologies qu'elles expriment ou pour aborder des sujets proscrits à l'écran. Les interdictions du Code Hays suggèrent l'inquiétude suscitée par des films dont l'influence serait néfaste sur le sens moral des citoyens. *A contrario*, on peut en déduire que les films exercent un pouvoir tel que le définit Michel Foucault en tant que « mode d'action qui n'agit pas directement et immédiatement sur les autres, mais qui agit sur leur action propre » (Michel Foucault, « Le sujet et le pouvoir » (repris dans *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, 2001, 1041-1062)). Le cinéma participerait donc à discipliner les corps et les idées en favorisant l'hégémonie culturelle.

Cet atelier s'intéressera de manière privilégiée à déconstruire ce regard en analysant des films qui remettent en question l'hégémonie culturelle et ses modèles hétéronormatifs. L'étude des films indépendants retiendra notre attention, ainsi que les œuvres de réalisateurs qui tentent de subvertir le système de l'intérieur, mettant à mal les attendus de la censure ou interrogeant les valeurs dominantes depuis la marge. On pourra ainsi réfléchir à la notion de genre filmique, en s'inspirant des écrits de Rick Altman, afin de mettre en relief les espaces de subversion à l'intérieur de genres tels que le film noir par exemple, ou plus largement, s'interroger sur les négociations entre marges et mainstream qui animent, récemment, jusqu'à l'univers des blockbusters, non sans remous. Enfin, on pourra analyser les stratégies de production des réalisateurs de la marge (femmes, minorités) désireux d'exprimer des expériences singulières à l'écran. La place des acteurs et des actrices dans ce cinéma sera également envisagée comme élément central d'une esthétique indisciplinée, qui explore l'improvisation comme source de création.

Propositions à envoyer à Emmanuelle Delanoë-Brun (delanoee@univ-paris-diderot.fr) et Delphine Letort (Delphine.Letort@univ-lemans.fr)

Atelier 15. Représenter l'esclavage : au croisement de l'art et de l'histoire. Anne-Claire Faucquez (Université Paris 8) et Androula Michael (Université Jules Verne Picardie)

Écrire, diffuser et enseigner l'histoire de l'esclavage est devenu plus que jamais nécessaire. Face à la montée des tensions raciales aux États-Unis, face à cette haine nourrie d'ignorance, il paraît évident que cette histoire doit être exposée au plus grand nombre. Après l'avènement de l'histoire sociale dans les années 1960-1970 qui proposait une réécriture de l'histoire de l'esclavage du point de vue des esclaves eux-mêmes, leur rendant leur « agentivité » et les éloignant de leur statut de victime, les deux dernières décennies ont vu l'émergence d'une conscience internationale sur le devoir de mémoire qui prit la forme de nombreuses manifestations ouvrant la question au domaine public : la mise en place de dates commémoratives (la journée du 25 mars célébrant *l'International Day of Remembrance of the Victims of Slavery and the Transatlantic Slave Trade*), l'érection de monuments (*l'Ark of Return* ou *The Permanent Memorial at the United Nations in Honour of the Victims of Slavery and the Transatlantic Slave Trade* à New York), ou l'ouverture de musées comme le *National Museum of African American History and Culture* à Washington ou le *Legacy Museum: From Enslavement to Mass Incarceration* à Montgomery, Alabama.

Cet engouement pour la commémoration et la mémoire de l'esclavage a engendré la création d'une profusion de représentations par l'intermédiaire des arts visuels et de la littérature. Nous pouvons penser aux écrivain.es Toni Morrison (*Beloved*, 1982 ; *Mercy*, 2008), ou plus récemment Colson Whitehead (*The Underground Railroad*, 2018), aux plasticiens Kara Walker (*Narratives of a Negress*, 2003), ou Tom Sachs (*Barbie Slave Ship*, 2013), aux réalisateurs Steve McQueen (*12 Years a Slave*, 2013), Lee Daniels (*The Butler*, 2013) ou Quentin Tarantino (*Django Unchained*, 2012), au danseur-chorégraphe Rhodnie Désir, et son projet Bow't trail ou au jazzman Archie Shepp.

Nous aimerions prendre en compte, dans cet atelier, la diversité de ces formes artistiques (fictions, sculptures, installations, performances, dessins, peintures, photographies, films, séries télévisées, danse et théâtre) et interroger leurs rôles dans la transmission de l'histoire de la traite, de l'esclavage et de l'abolition dans les Amériques. En menant une réflexion sur l'articulation entre l'Histoire (*history*) et l'histoire (*story*), nous pourrions explorer la façon dont les artistes comme les écrivains travaillent à partir de la matière historique (archives, objets etc.) pour interroger le passé. À l'inverse, il serait intéressant de voir la façon dont les historiens ont parfois recours à l'art pour interroger autrement les silences de l'Histoire.

Ces représentations de l'histoire de la traite, de l'esclavage et de l'abolition ont longtemps nourri l'imaginaire états-unien, véhiculant des mythes parfois bien éloignés de la vérité historique mais qui savent rester tenaces et viennent forger la mémoire collective du pays. Comment la mémoire et l'histoire viennent-ils se compléter dans la construction identitaire américaine ? Comment les États-Unis cherchent-ils à dépasser ce passé traumatique ? L'art peut-il avoir une dimension cathartique dans l'acceptation du passé ? Quel rôle ces formes artistiques peuvent-elles jouer dans la formation de la mémoire ?

C'est cette réflexion que nous nous proposons de mener en invitant des américanistes spécialistes de différentes disciplines (historiens, anthropologues, ethnologues, littéraires, historiens des idées, historiens de l'art, spécialistes d'études cinématographiques et théâtrales ou d'arts visuels). En réunissant des productions artistiques de diverses origines, formes et époques (depuis le Sud Antebellum, jusqu'à la controverse toute récente sur les monuments confédérés, en passant par le Sud Jim Crow, et la période des droits civiques), dépeignant à la fois la traite négrière, l'esclavage, l'abolition, mais aussi *a contrario*, stigmatisant la population afro-américaine (dans les *Minstrel Shows* par exemple), nous aimerions, dans un premier temps, mener une réflexion sur les rapports entre art et histoire, puis dans un second temps, ouvrir ces questionnements à la place de l'« extra-disciplinarité » ou de l'« interdisciplinarité » de nos études américanistes.

BIBLIOGRAPHIE :

- ARAUJO, Ana Lucia, ed., *Politics of Memory : Making Slavery Visible in the Public Space*, New York, Routledge, 2012.
- BERNIER, Celeste-Marie, Judie Newman, *Public Art, Memorials and Atlantic Slavery*, Routledge Taylor and Francis Group, London and New York, 2009.

- HAEHNEL, Birgit, Melanie Ulz, *Slavery in Art and Literature: Approaches to Trauma, Memory and Visuality*, Berlin : Frank & Timme, 2009.
- MCDOWELL, Deborah, Arnold Rampersad, eds. *Slavery and the Literary Imagination*. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1989.
- WOOD, Marcus, *The Horrible Gift of Freedom: Atlantic Slavery and the Representation of Emancipation, Race in the Atlantic World 1700-1900*, University of Georgia Press, 2010.
- WOOD, Marcus, *Black Milk: Imagining Slavery in the Visual Cultures of Brazil and America*, Oxford University Press, Oxford, 2013.

Propositions à envoyer à Anne-Claire Faucquez (acfaucquez@gmail.com) et Androula Mickael (androula.michael@u-picardie.fr)

Atelier 16. L'in-discipline de la poétique. Résilience théorique et autorité politique. Yves Gardes (Université Paris Dauphine)

Parce qu'elle résiste à bien des tentatives d'élucidation définitionnelle, la poétique est une discipline ouverte et instable qui accueille les entreprises les plus intimes du recouvrement d'autorité. Résiliente face à l'adversité du langage usuel, l'expression poétique permet par exemple à Emerson de triompher de l'impasse tautologique de la philosophie. Dans son essai « The Poet » (1844), il affirme même ceci : « Le langage est de la poésie fossile. Tout comme le calcaire de notre continent est constitué des masses infinies des coquilles d'animalcules, le langage est fait d'images, ou tropes, qui, maintenant, dans leur usage secondaire, ont cessé depuis longtemps de nous rappeler leur origine poétique. » En affirmant par ailleurs que « chaque mot fut jadis un poème », Emerson fait de la poésie l'origine d'un langage qui, tout comme le sol terrestre se compose de différentes strates fossiles, se forme par la superposition de différents tropes et images. L'analogie entre le langage et le fossile permet ainsi d'envisager le langage normatif comme un mode d'expression moribond, vidé de son ressort vital poétique. Mais la formule d'Emerson n'en est pas moins paradoxale, car son observation suggère qu'il survive à la dépoétisation du langage le souvenir d'une poéticité, que le dépoétisé manifeste malgré tout des signes d'un passé poétique. Par-delà Emerson, il en va donc d'une forme de résilience théorique qui invite tout d'abord à s'interroger sur la nature même de la poétique. Procède-t-elle simplement d'images et de tropes, dont l'usage croissant au cours de l'histoire diminue la portée métaphorique pour en fin de compte les absorber dans le langage usuel ? Est-ce à dire que la poétique ne peut connaître de définition fixe tant elle semble condamnée à délaisser – voire même à nier – ses traits définitoires pour se recomposer inlassablement ? Ou est-ce au contraire dans cette constante instabilité, fondatrice de sa résilience, que la poétique trouve peut-être sa définition la plus stable ?

Si la poétique est envisagée comme résiliente face à l'adversité du langage usuel, son mode d'expression peut se lire comme un processus intime de recouvrement d'autorité et d'indiscipline politique. Le recours à la poétique est-il alors consécutif à une prise de position consciente ou s'origine-t-il justement dans un désir inconscient d'opposition ? L'expression poétique ne fait-elle que précéder la construction d'un nouveau discours d'autorité en ce qu'elle favorise l'insurrection personnelle ou constitue-t-elle le lieu où s'éprouve cette nouvelle autorité ? N'est-il alors pas paradoxal de mettre en échec l'autorité dominante pour en refondre une plus personnelle, qui ne soit que temporaire, ou au contraire, atemporelle ? C'est pour répondre à ces diverses questions que cet atelier accueillera, sans se limiter aux œuvres de poésie, des contributions sur la discipline poétique et les différents ressorts de sa résilience théorique, ainsi que sur l'indiscipline poétique et ses nombreux processus de recouvrement d'autorité politique.

Propositions à envoyer à Yves Gardes (yves.gardes@gmail.com)

Atelier 17. Foucault, la discipline et l'histoire pénale et carcérale aux États-Unis. Simon Grivet (Université de Lille) et Yohann Le Moigne (Université d'Angers)

Michel Foucault a longtemps entretenu une relation étroite avec les États-Unis. Invité à donner un séminaire à l'Université de Buffalo (New York) dès 1970, il fait ensuite, à partir de 1975, de fréquents

séjours en Californie et ce jusqu'à sa mort en 1984. Cette période correspond chez l'auteur à la publication de *Surveiller et punir* puis à sa traduction en anglais, qui met en avant l'essor aussi séduisant que mystérieux de la « discipline » pour expliquer la prédominance occidentale du tout carcéral dans l'économie des châtements à partir du XIX^{ème} siècle¹. À la question « pourquoi la prison ? », il propose des réponses permettant de repenser en profondeur la thématique du contrôle social. Le choix de la prison résulte d'une volonté d'invisibiliser le contrôle exercé par l'État. Il s'agit dès lors pour Foucault de « dévoiler et d'analyser la mise en communication des différents dispositifs disciplinaires dont l'objectif est de généraliser la fonction punitive dans l'espace social »². Dans cette perspective, l'une des fonctions principales de la prison est de « créer de la délinquance » et d'imposer la figure du délinquant comme un contre-modèle afin de justifier un contrôle plus vaste des populations³. Toutefois, la prison telle qu'elle est pensée au XIX^{ème} siècle n'a pas pour fonction d'exclure les déviants. Elle est au contraire envisagée comme un outil de rationalisation des comportements : transformer les individus en restaurant la moralité du détenu conformément à ce qu'attend l'ordre social dominant.

L'ouvrage de Foucault paraît dans un contexte intense de lutte pour l'émancipation des prisonniers (San Quentin, Attica en 1971 aux États-Unis, mutinerie de Clairvaux en France, formation du GIP, etc.), contexte qui accompagne également la publication d'ouvrages importants d'historiens comme David J. Rothman ou Michael Ignatieff⁴.

Depuis, les thèses foucauldienne autour de la discipline n'ont cessé d'être utilisées, discutées et débattues par les chercheurs en sciences humaines se confrontant à la justice et à la prison aux États-Unis⁵. Foucault a pris place dans un canon indispensable au côté de Marx, Durkheim ou Weber⁶.

Dans le même temps, le système carcéral étatsunien a subi d'importantes transformations, avec le développement d'un complexe carcéro-industriel caractérisé par l'apparition d'acteurs privés proposant des services à moindre coût censés soulager la puissance publique dans un contexte d'incarcération de masse. Depuis la publication de l'ouvrage de Michelle Alexander en 2010, de nombreux travaux ont confirmé que cette incarcération de masse touche de façon disproportionnée les groupes racisés (essentiellement les Noirs et les Latinos)⁷.

Près d'un demi-siècle après *Surveiller et punir*, cet atelier se propose donc d'interroger la pertinence de la vision foucauldienne de la discipline pour analyser et rendre compte de la justice et de la prison aux États-Unis, autant dans ses dimensions historiques que contemporaines.

¹ L'ouvrage paraît chez Gallimard en 1975, il est traduit par A. Sheridan et publié par Vintage en 1977.

² Jean-François Bert, « 'Ce qui résiste, c'est la prison.' Surveiller et punir, de Michel Foucault », *Revue du MAUSS*, 2012/2 (n°40), p. 161-172.

³ Frédéric Gros, « Foucault et 'la société punitive' », *Pouvoirs*, vol. 135, n°4, 2010, pp. 5-14.

⁴ David J. Rothman, *The Discovery of the Asylum, Social Order and Disorder in the New Republic*, [1st., Boston, Little, 1971, 376 p. ; Michael Ignatieff, *A just measure of pain: the penitentiary in the Industrial Revolution, 1750-1850*, Columbia University Press morningside ed., New York, Columbia University Press, 1980, 257 p. C'est d'ailleurs Rothman qui livre une recension assez critique de *Surveiller et punir* dans le *New York Times* en février 1978.

⁵ Voir par ex. Michael Meranze, *Laboratories of virtue: punishment, revolution, and authority in Philadelphia, 1760-1835*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1996, 338 p.

⁶ David Garland, *Punishment and Modern Society: A Study in Social Theory*, Chicago, University of Chicago Press, 1990, 312 p.

⁷ Michelle Alexander, *The New Jim Crow: Mass Incarceration in the Age of Colorblindness*, The New Press, 2010, 312 p. ; Heather Ann Thompson, "Why Mass Incarceration Matters: Rethinking Crisis, Decline, and Transformation in Postwar American History", *Journal of American History*, Volume 97, n°3, 2010, Pages 703–734 ; John Pfaff, *Locked in: the True Causes of Mass Incarceration and How to Achieve Real Reform*, Basic Books, 2017, 320 p.; James Forman Jr, *Locking up Our Own: Crime and Punishment in Black America*, Farrar, Straus and Giroux, 2017, 320 p.

Nous recherchons des contributions en histoire, en civilisation américaine, en sociologie, en géographie ou en anthropologie qui proposent un dialogue critique entre un travail de recherches sur la justice ou les prisons américaines et l'œuvre de Michel Foucault.

Les questions suivantes pourront notamment être abordées :

- La thèse foucauldienne de l'essor de la discipline garde-t-elle un intérêt pour expliquer la naissance de la prison aux États-Unis dans la première moitié du XIX^{ème} siècle ?
- Comment réactualiser les thèses foucauliennes à l'aune des évolutions du système juridique et carcéral étatsunien opérées depuis les années 1970 comme par exemple l'incarcération de masse ou la survivance de la peine de mort ?
- Le projet de transformation des individus porté par les tenants du tout carcéral au XIX^{ème} siècle peut-il être comparé à la pratique de l'incarcération telle qu'on la connaît aujourd'hui aux États-Unis ? S'agit-il encore d'agir sur les comportements des détenus afin de prévenir la récidive ou de mettre certaines catégories définitivement à l'écart de la société en continuant à nourrir un système fort rentable ?
- *Surveiller et punir* interroge la nécessité et l'inexorabilité de l'enfermement comme moyen de punition et de redressement. Quelle place occupe la réflexion sur les alternatives à l'incarcération dans la société états-unienne, et, plus globalement, quelle(s) critique(s) de la prison (de sa fonction, de son efficacité, des biais qui marquent les condamnations...) peut-on y trouver ?
- Enfin, les propositions de communication traitant de la prison comme lieu de conscientisation politique et de résistance au pouvoir (de la réflexion menée par George Jackson dans ses lettres à la fin des années 1960⁸ au mouvement de grève opéré dans les prisons de l'ensemble du pays au mois d'août 2018) ou comme objet de la contestation de l'ordre social et racial dominant (cf. les campagnes menées par *BlackLivesMatter* et d'autres organisations appelant à une réforme du système carcéral) seront particulièrement bienvenues.

Propositions à envoyer à Simon Grivet (simon.grivet@univ-lille.fr) et Yohann Le Moigne (yohann.lemoigne@univ-angers.fr)

Atelier 18. L'héritage de Michel Foucault : pour une histoire des processus disciplinaires et des épistémologies « indisciplinées » aux États-Unis. Aurélie Godet (Université Paris Diderot) et Élodie Grossi (Université Paris Diderot)

Bien que les travaux de Michel Foucault ne fassent que peu référence aux États-Unis et qu'ils se fondent sur une démarche relativement « anti-disciplinaire » (Megill 1987), de nombreux·ses historien·nes, politologues et sociologues s'en sont emparé.e.s depuis les années 1990 afin d'analyser une multiplicité de processus disciplinaires à l'œuvre aux États-Unis. Cet atelier s'attachera à souligner ce que les intuitions théoriques de Foucault peuvent apporter à la recherche sur les institutions américaines. Des plantations aux hôpitaux, des prisons aux écoles (de nombreux établissements publics américains appliquent des techniques d'apprentissage skinneriennes, basées sur le renforcement et la punition) en passant par les centres de détention pour migrants et les « rituels de pouvoirs » de la vie quotidienne (surveillance des salariés, dépistages de drogue aléatoires sur leur lieu de travail, sexualité, etc.) : autant d'objets qui pourront être analysés dans leur dimension historique ou dans leur forme contemporaine, Foucault ayant eu pour ambition de produire une « histoire du temps présent ».

Parallèlement, l'atelier interrogera les concepts d'indiscipline et de résistance. Dans le volume inaugural de son *Histoire de la Sexualité* (1976), Foucault exposait les différentes modalités d'émergence des mécanismes de résistance sociale, politique et même personnelle au sein des relations de pouvoir (p. 125). De la même manière, nous nous intéresserons aux formes que peut prendre / a pu prendre la résistance sociale ou politique aux États-Unis (mouvements sociaux, identitaires, etc.). Les propositions combinant le cadre théorique foucauldien avec une démarche

⁸ George Jackson, *Soledad Brother. The Prison Letters of George Jackson*, Lawrence Hill Books, 1994, 339 p.

empirique (ethnographie, observation participante, histoire sociale, etc.) seront privilégiées. Notre idée serait en effet de croiser les analyses de Foucault, Gramsci et d'autres travaux plus récents sur « l'agentivité » afin de mieux saisir l'évolution des relations de pouvoir au sein des institutions américaines.

Dernier axe de notre atelier : l'émergence d'épistémologies critiques en relation avec les travaux de Michel Foucault. On sait qu'après avoir donné une série de conférences à l'université Berkeley à la fin des années 1970, ce dernier a acquis une notoriété considérable dans les milieux progressistes américains. Ses textes ont été lus et étudiés par les fondateurs et fondatrices des départements d'études afro-américaines et d'études de genre qui se structuraient à la même époque sur divers campus américains (Boxer 2001 ; Caroline Rolland-Diamond 2012). Les contributions qui porteront sur l'histoire (et éventuellement l'avenir) de ces « épistémologies indisciplinées » aux États-Unis seront les bienvenues.

Bibliographie :

- Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité. Tome 1, La Volonté de Savoir*, Paris, Gallimard, 1976.
- Boxer, Marilyn, « 'Women's Studies' aux États-Unis : trente ans de succès et de contestation », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* 13 (2001), pp. 211-238.
- Megill, Allan, « The Reception of Foucault by Historians », *Journal of the History of Ideas* 48: 1 (janvier-mars 1987), pp. 117-141.
- Rolland-Diamond, Caroline, « Sociohistoire des *Black Studies Departments* », *IdeAs* 2 (été 2012). URL : <http://journals.openedition.org/ideas/266>

Propositions à envoyer à Aurélie Godet (augodet@yahoo.com) et Élodie Grossi (grossi.elodie@wanadoo.fr)

Atelier 19. Disciplines et indisciplines des corps LGBTQ+. Anthony Castet (Université de Tours) et Georges-Claude Guilbert (Université du Havre)

À la fin du XIX^e siècle et au cours des deux premiers tiers du XX^e siècle, des forces religieuses, politiques et médicales se retrouvent souvent alliées objectives dans une croisade morale qui vise à établir un ordre sexuel immuable en disciplinant les corps par l'affirmation de l'hétérosexualité comme seule orientation valable et bénéfique, en renforçant les rôles de genre et en favorisant un modèle répressif qui circonscrit l'acte sexuel à la sphère conjugale et punit la sodomie, l'adultère ou la fornication.

Les femmes ne sont considérées que dans leur rôle de mère et d'épouse et ne peuvent avoir recours à la contraception ou à l'avortement. Le contrôle du comportement sexuel des Américain.e.s LGBTQ+ se fait au détriment de leur dignité et du respect de leurs libertés. La mise en place des *Sexual Psychopath Laws* (1937-1967) renforce leur marque d'infamie et promeut des sentiments de culpabilité et de honte en les persuadant que leur orientation sexuelle est une perversion. Ils sont envoyés dans des instituts psychiatriques où l'on expérimente sur eux des « traitements » aux conséquences souvent irréversibles (castration, hystérectomie, lobotomie, électrochoc, cure de dégoût, médicaments non testés). Morris Ploscowe (*Sex and the Law*, 1951) s'insurge contre les dérives d'une panique sexuelle et morale dont les Américain.e.s LGBTQ+ sont les victimes collatérales : « These individuals are nuisances for the most part. They create scandal and annoyance, but they are not a serious danger to the women and children of a community » (203). Leur refus de se conformer à la norme qui leur a été assignée engendre une discrimination voire une persécution systématiques qui finissent par ouvrir la voie à une lutte insurrectionnelle contre leurs oppresseurs.

Les mouvements féministes et LGBTQ+ n'ont jamais cessé de se développer, prenant diverses formes au cours des décennies, des légendaires émeutiers de Stonewall (1969) aux assimilationnistes d'aujourd'hui qui ne souhaitent que l'égalité des droits (mariage, adoption, PMA/GPA), en passant par les stratégies infra-politiques de mobilisation, les luttes épiques d'Act Up dans les années 1980-1990 et les discours intransigeants d'Hal Offen (1977) : « Our rights are ours because we exist—we

must demand them and fight for them—not work for them with a promise to behave ». Le mouvement LGBTQ+ s’efforce tant bien que mal de représenter une communauté très diverse et de porter une multitude de revendications dans une démarche intersectionnelle, dont celle du droit à l’indiscipline des corps. Le personnel / le privé est politique.

Au XXI^e siècle, en dépit de progrès incontestables pour l’égalité de genre et l’égalité LGBTQ+, l’arrivée au pouvoir de Donald Trump en janvier 2017 s’accompagne de menaces envers les libertés existantes en matière d’avortement (*Roe v. Wade*, 1973) ou de mariage pour les couples de même genre (*Obergefell v. Hodges*, 2015). Ces menaces déclenchent des protestations, liées aux contestations contre la misogynie, les agressions sexuelles et le harcèlement subis par nombre de femmes (#MeToo). Trump a considérablement restreint l’accès à l’armée des personnes transgenres ; les « transitions » sont découragées et des interdictions ont été votées afin de régenter l’accès de leurs corps plus ou moins transformés à certains lieux (les *bathroom wars*). En dépit d’un arrêt de portée limitée, la Cour suprême a donné raison au pâtissier qui a refusé de préparer un gâteau de mariage pour un couple gay en raison de ses croyances religieuses (*Masterpiece Cakeshop*, 2018). D’autres initiatives au nom de la « liberté religieuse » pourront-elles entraver la pleine égalité des droits des citoyens LGBTQ+ ? Dans quelle mesure l’Amérique de ce président agité et indiscipliné traverse-t-elle un regain d’invisibilisation et de régression en ce qui concerne les problématiques LGBTQ+ ? Quels discours et quels modes opératoires ont été mis en place par ceux qui rejettent la discipline pour riposter durablement et se faire entendre ?

Dans cet atelier, on s’interrogera aussi bien sur les différentes façons des uns de discipliner les corps que sur les manières variées des autres d’affirmer leur indiscipline, entre 1870 (Karl Westphal, « Les Sensations sexuelles contraires ») et 2018. Certaines communications se préoccupent de faits historiques et d’observations sociologiques, d’autres examineront la représentation (en particulier à la télévision américaine) de cette discipline et indiscipline des corps LGBTQ+ (« arrangements » avec la religion, partenaires multiples, pratiques à risque, transhommes enceints, etc.). Nous recevrons avec plaisir des propositions transnationales qui tout en préservant une optique états-unienne porteront un regard critique sur le traitement réservé aux personnes LGBTQ+ en Tchétchénie ou sur les excuses de Justin Trudeau au sujet de la purge des fonctionnaires LGBTQ+ au Canada, par exemple. Nous examinerons avec intérêt des propositions de communications sur les thérapies de conversion, qui elles aussi s’appuient sur le métarécit numéro un de l’Amérique, à savoir le genre, qui dépend bien sûr de la discipline des corps.

Propositions à envoyer à Anthony Castet (anthony.castet@univ-tours.fr) et Georges-Claude Guilbert (guilbertgc@yahoo.com)

Atelier 20. Intermedialité, indiscipline et/ou nouvelle discipline. Isabelle Labrouillère (École Nationale Supérieure d’AudioVisuel) et Anne-Catherine Bascoul (Université de Nice-Sophia Antipolis)

Si la transmédiatité au centre de l’étude de Henry Jenkins a redéfini les habitus d’un spectateur « [encouragé] à rechercher de nouvelles informations et à établir des connexions entre des contenus médiatiques dispersés [1] », la théorisation de l’intertextualité puis de l’intermédiatité a depuis longtemps déplacé le curseur heuristique [2]. Ces deux approches sont en effet les premières à avoir amené le chercheur à s’interroger, selon les termes de Rémy Besson, moins sur « le contenu d’une forme de création strictement circonscrite, que sur ce qui se joue entre les éléments qui la composent ou entre les différents types de production avec lesquels elle s’articule [3] ».

De façon plus précise, l’intermédiatité, terme utilisé pour la première fois par Aage Hansen-Löwe en 1983 sur le modèle de l’intertextualité[4], est défini dans son sens large par Werner Wolf comme : « any transgression of boundaries between conventionally distinct media of communication: such transgression cannot only occur within one work or semiotic complex but also as a consequence of relations or comparisons between different works of semiotic complexes »[5].

Une des pistes que nous souhaiterions aborder dans le cadre de notre atelier concernera la façon dont la pratique intermédiaire en tant que démarche heuristique, permet de mettre au jour les mutations traversées par une société en fonction des discours qu’elle produit et de la hiérarchie

qu'elle instaure entre eux à un moment donné de son histoire (hiérarchie toujours susceptible d'être bouleversée) afin de répondre à, voire de conditionner, de nouveaux régimes lectoriels et spectatoriels.

Prenons par exemple, le 7° art. Le cinéma a été, dès ses origines, le lieu d'excellence de la pratique intermédiaire. A peine sorti de sa période dite primitive, le 7° art puisa ses récits dans l'univers de la littérature et du théâtre recourant très fréquemment aux écrivains et dramaturges pour adapter leurs œuvres au médium audiovisuel. Il faudra ainsi attendre la fin des années 60 et de ce que David Bordwell a théorisé sous le nom de période classique du cinéma Hollywoodien pour que le cinéma se mette à explorer de nouvelles formes d'expression qui ne seraient pas « inféodées » à la narrativité. C'est alors tout le cinéma expérimental de Stan Brakhage, le cinéma documentaire mais aussi tout le mouvement féministe puis queer (on pense ainsi aux travaux de Kate Millett, et de Su Friedrich mais aussi dans un dessein tout autre, au *Wanda* de Barbara Loden) qui cherchent à réinventer la forme cinéma en faisant appel au collage, au montage, à la discontinuité narrative, tout comme à la performance, au happening et à l'installation dans un rejet des formes de récit traditionnelles. Se jouent alors les questions d'imitation et de dépassement, ainsi que l'utilisation de ces différentes formes comme résistance à un pouvoir donné (on peut penser au manifeste féministe et queer intitulé « Radical Content/Radical Form »).

Parallèlement à ces mouvements de contestation du « tout narratif », certains films américains dits « mainstream » continuent à revisiter la ou les matrices dont ils s'inspirent afin de transcender voire biffer l'œuvre source (on peut penser à la fin du XX° siècle au rapport très ambigu qu'entretient Francis Ford Coppola à l'hypotexte filmique dans son *Bram Stoker's Dracula*), le film se rêvant alors, dans ses formes extrêmes, comme résurgence de l'art total. Cet incessant recyclage conditionné par l'industrie cinématographique conduit alors parfois à une entreprise psittaciste où le cinéma est condamné à la répétition sous forme de séries, de suites, de *prequels* et de *sequels*. Ce mouvement caractéristique de l'industrie américaine du cinéma *mainstream* est alors dénoncé dans des films tels que *Maps to the Stars* de David Cronenberg, la démarche intermédiaire impliquant, dans son prolongement même, des questionnements d'ordre métatextuel/métafilmique.

Nous nous proposerons donc dans le cadre de cet atelier d'explorer un panorama destiné à mieux situer et interroger les enjeux de l'intermédialité contemporaine. C'est ainsi d'une part, la pratique intermédiaire comme forme d'indiscipline qui nous intéressera ici et d'autre part, la façon dont ces formes d'indiscipline ont fini par intégrer la culture *mainstream*, redéfinissant ainsi le rapport entre les deux termes accolés (forme/indiscipline) devenus moins signes d'une contestation que marqueurs d'une culture de la convergence.

Si l'exemple que nous avons choisi porte sur le cinéma, ce ne sera en aucun cas à l'exclusion d'autres médias, car c'est plus la démarche intermédiaire comme processus herméneutique que le lieu d'exercice de sa dynamique qui nous intéressera ici. On pourra tout aussi bien interroger et explorer différentes formes d'intermédialité telles qu'elles se présentent :

- Dans la recherche musico-littéraire, que ce soit par l'utilisation de formes musicales dans un texte écrit (nous pensons notamment aux nombreuses versions inspirées des *Variations Goldberg* de Bach), que le texte lui-même soit à l'origine d'une composition musicale (de façon explicite ou implicite), ou que le son et l'acoustique soient eux-mêmes vecteurs de la musicalisation de la fiction,
- Dans l'ekphrasis qui, à l'ère de la reproduction digitale, peut prendre la forme d'une fusion des arts comme dans *Classical Landscapes Digital Tales* d'Edward Falco (2006),
- Dans la photographie, dont la présence dans le corps du texte, permet de témoigner d'une réalité socio-historique comme l'ont utilisé Erskine Caldwell et Margaret Bourke-White dans *You Have Seen Their Faces* (1937),
- Dans le recours au médium télévisuel sous toutes ses formes : de façon résiduelle dans *White Noise* de Don de Lillo (1985), ou *Romeo + Juliet* de Baz Luhrmann (1996) jusqu'à sa contamination du dispositif lui-même comme dans la série télévisée *Sherlock* (premier épisode en 2010)

- Et dans l'image de façon plus générale, de la bande dessinée aux *graphic novels* en passant par les jeux vidéo et les romans illustrés dont le récent récit de Ransom Higgs, *Miss Peregrine's Home for Peculiar Children* (2011) est une illustration.

Propositions à envoyer à Isabelle Labrouillère (ilabrouillere@yahoo.fr) et Anne-Catherine Bascoul (annecatherine.bascoul@orange.fr)

Atelier 21. Les pratiques de protestation dissidentes : au carrefour des disciplines ou en dehors des disciplines. Guillaume Marche (Université Paris-Est Créteil)

Faut-il se placer au carrefour des disciplines ou en dehors des disciplines pour rendre compte des pratiques de protestation dissidentes et en saisir la portée ? Telle est l'interrogation principale qui sous-tend cette proposition d'atelier. L'histoire comme l'actualité politiques et sociales américaines sont riches de mouvements protestataires qui ont emprunté les voies reconnues de l'affrontement et de la négociation institutionnelles ou, du moins, politiquement établies. Les études américaines se sont saisies de tels objets de recherche, en se plaçant pour ce faire au carrefour de l'histoire, de la sociologie, de la science politique et parfois du droit. Mais quels positionnements épistémologiques sont opportuns pour se saisir de ce que les constellations militantes comportent de moins canonique et discipliné ? Quand les militant-e-s visent à ébranler les structures sociopolitiques, socioéconomiques ou socioculturelles, et non à y accéder ou à s'y intégrer, comment appréhender leurs interventions ? Déstabilisent-elles aussi l'organisation académique des savoirs, ou les disciplines établies peuvent-elles s'en accommoder ?

Le regard par définition oblique et multifocal que les chercheur-se-s non américain-e-s portent sur les États-Unis pourrait prédisposer la recherche américaniste à un décentrement disciplinaire. Cet atelier invite donc les participant-e-s à associer deux dimensions de la discipline et de l'indiscipline, telles qu'elles sont présentées dans les orientations du congrès : celle des savoirs et celle des comportements sociaux. Il s'agira de s'interroger sur le lien entre les objets et les outils, entre les aspects thématiques et épistémologiques de l'(in)discipline. Les pratiques de protestation dissidentes – de la désobéissance civile la plus classique à l'infra-politique le plus évanescent, en passant par les interventions les plus scandaleuses ou provocatrices de certains mouvements LGBTQ – bousculent-elles à ce point les codes de l'agir collectif dans l'espace public que les savoirs établis s'en trouvent perturbés ? Ces formes de dissidence sont-elles une pure résistance à la norme ou sont-elles nécessairement porteuses d'une créativité qui déborde des cadres disciplinaires ?

Comment répondre scientifiquement à des pratiques comme les littératures racialement minoritaires qui portent, par exemple, des voix féminines ou LGBTQ dont la subjectivité déborde des revendications des mouvements africains-américains, amérindiens ou latinxs ? La sociologie ou la science politique suffisent-elles à prendre en compte le geste expressif – pas toujours artistique – qu'accomplissent les auteur-e-s de graffitis et d'autres inscriptions non autorisées sur des surfaces (privées ou publiques) situées dans des espaces publics ? Le Tea Party est-il un pur avatar du conservatisme et de l'anti-étatisme dont l'histoire et la science politique sont parfaitement à même de saisir le caractère disruptif ? Si l'intersectionnalité qui est à l'origine même du projet politique de Black Lives Matter est généralement au cœur des travaux des chercheur-se-s, par quels moyens interrogent-elles et ils, par exemple, sa politique de l'image iconique ? Dans quels cas – et dans quelle mesure – l'immixtion du religieux dans le politique représente-t-elle une dissidence (politique ou religieuse) qui excède les cadres des sciences sociales du religieux ou du politique ? La même question peut se poser au sujet de l'intrusion de l'érotique dans le politique. Ce sont quelques-unes des pistes que les participant-e-s sont invité-e-s à explorer, en s'interrogeant notamment sur les défis inhérents au fait de travailler à partir de sources parfois épistémologiquement « impures ».

Propositions à envoyer à Guillaume Marche (gmarche@u-pec.fr)

Atelier 22. Méthodes et déchaînements : théâtre et théâtralité à l'américaine. Valentine Vasak (Université Paris Sorbonne), Julie Vatain-Corfdir (Université Paris Sorbonne) et Xavier Lemoine (Université Paris Est-Marne-la-Vallée)

La scène américaine est indisciplinée dans son histoire. Elle s'invente en dépit de l'hostilité puritaine à un genre jugé immoral, élève sa plume contre l'autorité britannique avec Mercy Otis Warren, se déchire à propos de rivalités esthétiques lors des émeutes d'Astor Place, et se fait littéralement lieu du drame national lorsqu'une réplique cocasse – « You sockdologizing old man-trap ! » – sert à couvrir par les rires qu'elle provoque le coup de feu de John Wilkes Booth. Chez un peuple que Tyrone Power qualifiait déjà de « race théâtrale » il y a deux siècles et dont la vie publique emprunte toujours plus aux codes du spectaculaire, la contestation politique est ancrée dans la tradition scénique, et vice-versa. Cette contestation se double volontiers d'une audace esthétique : pièces qui déjouent ou dénoncent la censure (*The Children's Hour*, *The Crucible*, *Corpus Christi*), performances anarchistes qui sortent des théâtres (Living Theatre, Bread and Puppet Theatre), écritures qui subvertissent le langage (Ntozake Shange, Suzan-Lori Parks) et la théâtralité (Jack Smith, Richard Foreman, Reza Abdoh)... l'irrévérence et l'indocilité sont au cœur de l'identité théâtrale américaine.

Et pourtant, quoi de plus discipliné qu'un acteur formé à la méthode Strasberg ou un chœur de comédie musicale ? Quoi de plus civilisé que le public de Broadway ? Quoi de plus astreignant que le lourd *development process* qui préside à la création contemporaine ? Dans un mouvement contradictoire, la culture théâtrale américaine érige partout en modèles la maîtrise et l'auto-discipline. Le champ des arts vivants est à la fois contraint par de lourds enjeux économiques et encadré par un puissant appareil pédagogique, deux facteurs au potentiel normatif. L'entraînement physique et vocal du comédien américain, toujours exigeant, se pense en écoles, en sous-disciplines aux techniques variées, dans la lignée des enseignements de Stanislavski, Grotowski, Meisner et tant d'autres. Le travail d'écriture est quant à lui guidé, encouragé dans des *playwriting programs* toujours plus nombreux. Que ceci n'engage pas à des dichotomies hâtives entre la discipline comme apanage d'un théâtre traditionnel face à l'indiscipline comme prérogative des performances plus libres. Les troupes les plus innovantes des années Soixante se livrent à des entraînements d'une rigueur militaire, la sophistication technologique de la troupe du Wooster Group ou d'artistes comme Andrew Schneider et Robert Wilson suppose une exactitude millimétrique, et le théâtre immersif soumet son public à des règles strictes. Sans doute y a-t-il lieu de penser, au fil des multiples visages de la scène américaine, un continuum de tension entre velléités de contrôle et pulsions de débordement, dans un effort constant d'affirmation et de définition.

Cette quête identitaire pose la question de l'émergence du théâtre américain comme discipline reconnue. Dernier genre littéraire à entrer dans les cursus universitaires nationaux, l'art théâtral des États-Unis n'accède à la renommée mondiale qu'avec le prix Nobel d'Eugène O'Neill en 1936, et reste encore trop souvent considéré, notamment en France, comme moins innovant que la scène européenne – à l'exception d'une poignée de troupes avant-gardistes institutionnalisées par les festivals internationaux. Ceci invite à s'interroger, d'une part, sur les aspects du théâtre américain qui sont élevés au rang d'école, et d'autre part, sur les outils que ce théâtre, comme champ d'étude, peut offrir à l'analyse de la culture américaine en général, dans ses rituels, ses manifestations publiques, son rapport aux loisirs ou à l'enseignement. Le point de départ de cet atelier sera le théâtre en tant que genre, pratique ou expérience, mais les communications pourront s'intéresser à d'autres objets, jugés « théâtraux » ou analysés sous l'angle des *performance studies*, pour y traquer cette alliance oxymorique de méthode et de déchaînement qui fonde le travail du plateau. Les notions d'intersectionnalité et de transversalité portées par les voix minoritaires (théâtre queer, postcolonial, féministe, documentaire, verbatim etc.) peuvent également fournir des perspectives stimulantes sur les pratiques subversives du disciplinaire. Les croisements disciplinaires seront les bienvenus, de même que les propositions de performances, lectures, et autres invitations à déchaîner la discipline méthodologique universitaire.

Propositions à envoyer à Valentine Vasak (valentine.vasak@gmail.com), Julie Vatain-Corfdir (julie.vatain@gmail.com) et Xavier Lemoine (xavier.lemoine@u-pem.fr)

Atelier 23. Discipline et indiscipline du sujet américain dans la littérature du XIX^e siècle. Ronan Ludot-Vlasak (Université de Lille) et Édouard Marsoin (Université Paris Descartes)

L'émergence et l'accomplissement d'un sujet américain dans la jeune nation supposent à la fois discipline et indiscipline. Celui-ci semble se manifester comme une force agissante invitée à dépasser les limites susceptibles de l'entraver – une sorte de corollaire de « l'empire de la liberté » célébré par Jefferson. Toutefois, ce même sujet ne saurait s'accomplir sans se conformer à certains types de discipline censés (paradoxalement) garantir son autonomie et élargir son champ d'action, qu'il s'agisse de la nécessité perpétuelle de se dépasser ou de s'améliorer (*self-improvement*), de la discipline des corps (régimes alimentaires, contrôle des désirs sexuels), de la discipline religieuse, ou de modèles genrés – les *Lettres* de Crèvecoeur, l'*Autobiographie* de Franklin, ou le spectre puritain dans de nombreux écrits des XVIII^e et XIX^e siècles, sont tout à fait significatifs à cet égard. On retrouve cette tension dans la constitution d'un sujet démocratique : tandis que l'élan révolutionnaire ou la désobéissance civile font de l'indiscipline une condition nécessaire d'un *ethos* démocratique américain, le citoyen doit faire sienne une certaine discipline en matière d'idéologie, de valeurs et d'action afin de ne pas mettre en péril l'unité nationale. Enfin, ce sujet américain se meut dans des espaces multiples mettant en jeu à la fois des formes de discipline et d'indiscipline. La Frontière, bien qu'elle constitue un espace fantasmé où s'exercent la volonté et la violence du pionnier, a vocation à être domestiquée ; la ville, que l'urbanisme rationalise (on pense par exemple au plan d'aménagement de New York), ne cesse de se transformer tel un palimpseste, devient le théâtre de troubles sociaux d'une violence parfois exacerbée et donne lieu à un imaginaire qui fait d'elle un espace indomptable où l'individu risque de se perdre ; le navire, enfin, est une enclave totalitaire dans l'Amérique démocratique qui impose aux marins une implacable « mécanique de la discipline » (*Billy Budd*) : peut-il produire des sujets ?

Cet atelier se propose ainsi d'explorer les formes mouvantes d'un sujet américain oscillant entre discipline et indiscipline dans l'imaginaire littéraire du XIX^e siècle. À l'instar de *The Scarlet Letter*, de *Billy Budd* ou des récits d'esclaves, l'écriture explore non seulement les différentes strates et pratiques de pouvoir qui cherchent à discipliner le sujet, mais également les formes de résistance à celles-ci, la littérature se constituant comme un champ de possibles où le sujet cherche à se réinventer. La mécanique foucauldienne est bien connue : là où il y a assujettissement, il y a subjectivation possible. On s'intéressera en outre à la capacité qu'a l'écriture de défaire ces normes et de restituer au sujet son hétérogénéité et sa mutabilité. On pourra s'interroger entre autres sur les possibilités qu'offrent le mode mineur (Dickinson) ou la constitution d'un sujet en puissance lorsqu'il s'agit de remettre en cause un moi impérial et conquérant. C'est d'ailleurs un sujet souvent insaisissable que la littérature américaine du XIX^e siècle découvre et tente de mettre en mots. Celui-ci peut se révéler d'une violence insoupçonnée (comme dans les récits de Brockden Brown ou de Poe), accepter en lui toutes formes de contradiction – « Do I contradict myself? / Very well then I contradict myself, / (I am large, I contain multitudes) », nous dit Whitman – ou bien encore faire de l'impersonnel une forme d'indiscipline envers lui-même, qui reconfigure son rapport au monde (on pense, à ce titre, au « whim » du sujet emersonien ou au narrateur de *Mardi* qui déclare au terme du roman : « Now, I am my own soul's emperor; and my first act is abdication! »). Ce sujet aussi discipliné qu'imprévisible échappe ou résiste ainsi paradoxalement à l'écriture qui tente de le capter. Quels régimes et (in)discipline(s) d'écriture est-il alors possible d'adopter pour saisir un *homo americanus* qui ne saurait obéir à la loi du propre ?

Propositions à envoyer à Ronan Ludot-Vlasak (ronan.ludot-vlasak@univ-lille.fr) et Édouard Marsoin (edouard.marsoin@parisdescartes.fr)

Tables Rondes

Le congrès accueillera également trois tables rondes, qui ne feront pas l'objet d'un appel à communications.

1. Indisciplinées ? Les humanités à l'épreuve de la fin de l'humain

Cécile Roudeau (Université Paris Diderot)

2. Que fait le socialisme aux études américaines ?

Mathieu Bonzom (Université Paris 1-Panthéon Sorbonne), Soraya Guenifi (Université Paris 1-Panthéon Sorbonne) et Clément Petitjean (Université Versailles-Saint Quentin)

3. Les usages problématiques de la « civilisation » : pour une autre approche des études américanistes

Nathalie Caron (Université Sorbonne Université) et Caroline Rolland-Diamond (Université Paris Nanterre)